

AB

145258

Rubr. X /// Nro. 58.

Gymnasial-Bibliothek

zu Cöthen.

nek

L 1531



Handwritten initials or signature in the upper center of the page.



LI



Chez
Augu



LE JOUEUR,

COMEDIE,

Par Monsieur REGNARD,



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, Quay des
Augustins, à la descente du Pont-Neuf,
à l'Image Saint-Louis.

M. DCCVII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



ACTEURS.

GERONTE, Pere de Valere.

VALERE, Amant d'Angelique.

ANGELIQUE, Amante de Valere.

LA COMTESSE, Sœur d'Angelique.

LE MARQUIS.

DORANTE, Amant d'Angelique.

NERINE, Servante d'Angelique.

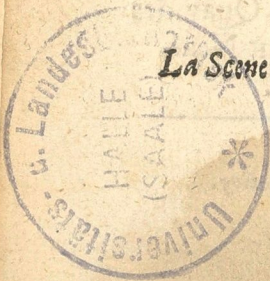
HECTOR, Valet de Valere.

Mr. TOUT A BAS, Maître de Trictrac,

Mr. GALONIER, Tailleur,

Madame ADAM, Selliere,

La Scene est à Paris, dans un Hôtel garni.



L

S

H



Ne feray
Je ronfle
Et je m'er
Je ferois
Je ferois
Rat de C



LE JOUEUR.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

HECTOR *seul dans un fauteuil,
près d'une toilette.*



L est parbleu grand jour. Déjà de
leur ramage

Les Cocqs ont éveillé tout notre voisi-
nage.

Que servir un Joieur est un maudic
métier !

Ne seray-je jamais Laquais d'un Sous-fermier ?
Je ronflerois mon saoul la grosse matinée,
Et je m'enyvrerois le long de la journée,
Je serois mon chemin, j'aurois un bon employ,
Je serois dans la suite un Conseiller du Roy,
Rat de Cave, ou Commis; & que sçait-on ? peut-être

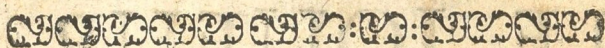
A ij

R S.
Valere.
ique.
de Valere.
d'Angelique.
Angelique.
gelique.
re.
tre de Trichas.
eur,
Hôtel garni.



LE JOUEUR,

Je deviendrois un jour aussi gras que mon Maître,
 J'aurois un bon carosse à ressort bien lians,
 De ma rotondité j'emplirois le dedans ;
 Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;
 Et tel change de meuble & d'habit chaque Lune,
 Qui Jasmin autrefois, d'un drap du Seau couvert,
 Bornoit sa garde-robe à son just'au-corps vert.
 Quelqu'un vient. Si matin, Nerine, qui t'envoye?



SCENE II.

NERINE, HECTOR.

NERINE.

Que fait Valere ?

HECTOR.

Il dort.

NERINE.

Il faut que je le voye.

HECTOR.

Va, mon Maître ne voit personne quand il dort.

NERINE.

Je veux luy parler.

HECTOR.

Paix, ne parle pas si fort.

NERINE.

Ah! j'entreray, te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde,

Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NERINE.

Tes sots raisonnemens sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrois-tu voir mon Maître *in naturalibus* ?

Quand

Il faud

Je ne d

Mon

Il n'est

Nous

Ce ga

Dans

Ou b

Peut-

Par o

Je vien

Des se

Tu sca

De ne t

Par que

Cepend

Config

Et quan

Mon ce

Angeliq

COMEDIE.

NERINE.

Quand se levera-t-il ?

HECTOR.

Mais avant qu'il se leve ,

Il faudra qu'il se couche ; & franchement...

NERINE.

Achevé.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NERINE.

Oh parle , ou de force , ou de gré.

HECTOR.

Mon Maître en ce moment n'est pas encor rentré.

NERINE.

Il n'est pas rentré ?

HECTOR.

Non , il ne tardera guere.

Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire ,
Ce garçon-là.

NERINE.

J'entens. Autour d'un tapis vert,

Dans un maudit brelan ton Maître joué & pert :

Ou bien reduit à sec , d'une ame familiere ,

Peut-être il parle au Ciel d'une étrange maniere.

Par ordre tres exprés d'Angelique , aujourd'huy

Je viens pour rompre icy tout commerce avec luy.

Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse ,

Tu sçais qu'il a cent fois promis à ma Maîtresse

De ne toucher jamais cornet , carte , ny dé ,

Par quelqu'espoir de gain dont son cœur fût guidé ;

Cependant....

HECTOR.

Je voy bien qu'un Rival domestique

Consigne entre tes mains pour avoir Angelique.

NERINE.

Et quand cela seroit , n'aurois-je pas raison ?

Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison ;

Angelique entre nous seroit extravagante

A iij

LE JOUEUR.

De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante ;
Luy, c'est vn homme d'ordre , & qui vit congru-
ment.

HECTOR.

L'Amour se plaît un peu dans le déreglement.

NERINE.

Un Amant fait & meur.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire
Aiment mieux le fruit vert.

NERINE.

D'un fort bon caractère,
Qui ne sçut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais mon Maître est aimé.

NERINE.

Dont j'enrage, morbleu.
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont pour imposer qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtez de tabac barboiillé,
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue Stinkerque à replis tortueux,
Un haut de chausses bas prêt à tomber sous eux ;
Qui faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent pour tout merite étaler leur figure ?

HECTOR.

C'est le goût d'apresent, tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NERINE.

Je veux, moy, reformer cet abus.
Je ne souffriray pas qu'on trompe ma Maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse ;
Qu'elle épouse un Joieur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, & dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte,
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte,

COMEDIE.

7

Et qui le conduiront tout droit à l'Hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal.
Mais tant que tu voudras , parle , prêche , tempête ,
Ta Maîtresse est coëffée.

NERINE.

Et crois tu dans ta tête ,
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pouvoir ?
Elle est fille d'esprit , peut-être dès ce soir
Dorante par mes soins l'épousera.

HECTOR.

Tarare !

Elle est dans mes filets.

NERINE.

Et moy je te declare

Que je l'en tireray dès aujourd'huy.

HECTOR.

Bon , bon !

NERINE.

Que Dorante a pour luy Nerine & la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'Amour. Tu scëais que d'ordinaire ,
Quand l'Amour veut parler , la raison doit se taire ,
Dans les femmes s'entend.

NERINE.

Tu verras que chez nous

Quand la raison agit , l'Amour a le dessous.
Ton Maître est un Amant d'une espece plaisante ,
Son amour peut passer pour fièvre intermittente ;
Son feu pour Angelique est un flus & reflux.

HECTOR.

Elle est , après le jeu , ce qu'il aime le plus.

NERINE.

Qui. C'est la passion qui seule le devore.
Dés qu'il a de l'argent son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche aussi , quand il n'a pas un sou ,
Tu m'avoütras qu'il est amoureux comme un fou.

A iiii

LE JOUEUR,

NERINE.

Oh, j'empêcherai bien...

HECTOR.

Nous ne te craignons guere,

Et ta Maîtresse encor hier promit à Valere
De luy donner dans peu pour prix de son amour,
Son portrait enrichi de brillans tout autour.
Nous l'attendons, ma chere, avec impatience,
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NERINE.

Ce portrait est tout prêt, mais ce n'est pas pour
luy,

Et Dorante en sera possesseur aujourd'huy.

HECTOR.

A d'autres :

NERINE.

N'est ce pas une honte à Valere,
Etant Fils de famille, ayant encor son pere,
Qu'il vive comme il fait, & que comme un banni,
Depuis un an il loge en cet hôtel garni?

HECTOR.

Et vous y logez bien, & vous & votre clique.

NERINE.

Est ce de même, dis ? Ma Maîtresse Angelique,
Et la veuve sa sœur ne sont dans ce pays
Que pour un temps, & n'ont point de pere à Paris.

HECTOR.

Valere a deserté la maison paternelle :
Mais ce n'est point à luy qu'il faut faire querelle ;
Et si Monsieur son pere avoit voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.
Ces peres bien souvent sont obstinez en diable.

NERINE.

Il a tort en effet d'être si peu traitable ;
Quoi qu'il en soit enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte, & je vais de ce pas
Dire ce que je vois, avertir ma Maîtresse
Que Valere toujours est faux dans sa promesse,

COMEDIE.

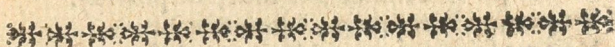
Qu'il ne fera jamais digne de ses amours,
Qu'il a joué, qu'il joue, & qu'il jouera toujours.
Adieu.



SCENE III.

HECTOR *seul.*

Bonjour. Autant que je m'y peux connoître,
Cette Nerine-cy n'est pas trop pour mon Maître.
A-t-elle grand tort? Non. C'est un panier percé
Qui... Mais je l'apperçois. Qu'il a l'air harassé!
On soupçonne aisément, à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple
usure.



SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

*Valere paroît en desordre, comme un homme qui a joué
toute la nuit.*

VALERE.

Quelle heure est-il?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas;

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas?

HECTOR.

Non, Monsieur.

VALERE.

Je suis las

AV

10

LE JOUEUR,

De tes mauvais discours ; & tes impertinences...

HECTOR *à part.*

Ma foy , la verité répond aux apparences.

VALERE.

Ma robe de chambre. Euh ?

HECTOR.

Il jure entre ses dents.

VALERE.

He bien ? me faudra-t-il attendre encor long-temps ?

HECTOR.

Hé la voila , Monsieur.

VALERE *se promene , & Hector le suit tenant sa robe de chambre toute déployée.*

Une école maudite

Me coûte en un moment douze trous tout de suite.

Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te sçauray ,

Maudit jeu de Trictrac , ou bien je ne pourray .

Tu peux me faire perdre , ô fortune ennemie !

Mais me faire payer , parbleu je t'en défie ,

Car jen'ay pas un sou.

HECTOR *tenant toujours la robe.*

Vous plairait-il , Monsieur?...

VALERE.

Je me ris de tes coups , j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre , est , Monsieur , toute prête.

VALERE.

Va te coucher , maraut , ne me romps point la tête.

Va-t-en.

HECTOR.

Tant micux.





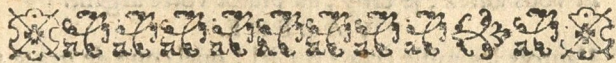
SCENE V.

VALERE *se mettant dans le fauteuil.*

JE veux dormir dans ce fauteuil.
 Que je suis malheureux ! je ne puis fermer l'œil.
 Je dois de tous côtez, sans espoir, sans ressource,
 Et n'ay pas, grace au Ciel, un écu dans ma bourse.
 Hector... Que ce coquin est heureux de dormir !
 Hector ?

HECTOR *derriere le Theatre.*
 Monsieur.

VALERE.
 Hé bien, bourreau ! veux-tu venir ?
 N'es-tu pas las encor de dormir, miserable ?



SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR *à moitié deshabillé.*

LAs de dormir, Monsieur ? hé, je me donne au
 diable,
 Jen'ai pas eu le temps d'ôter mon just'au-corps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR.

Il a le diable au corps.

VALERE.

Est-il venu quelqu'un ?

A 7j

LE JOUEUR, HECTOR.

Il est, selon l'usage,
Venu maint Creancier ; de plus un gros visage,
Un Maître de Trictrac qui ne m'est pas connu.
Le Maître de Musique est encore venu.
Ils reviendront bien-tôt.

VALERE.

Bon. Pour cette autre affaire

M'as-tu deterré?...

HECTOR.

Qui ? cette honnête usuriere,
Qui nous prête par heure à vingt sous par écu ?

VALERE.

Justement, elle-même.

HECTOR.

Oui, Monsieur, j'ay tout veu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !
Mais enfin j'ay tant fait avec un peu d'adresse,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant,
Et vous aurez, je croy, au plutôt votre argent.

VALERE.

J'aurois les mille écus ? ô Ciel ! quel coup de grace !
Hector, mon cher Hector, vien-ça que je t'em-
brasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre !

VALERE.

Et tu crois qu'en effet,
Je n'ay pour en avoir qu'à donner mon billet ?

HECTOR.

Qui le refuseroit seroit bien difficile.
Vous êtes aussi bon que Banquier de la Ville.
Pour la reduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultez.
Elle est d'accord de tout, du temps, des arrerages,
Il ne faut maintenant que luy donner des gages.

VALERE.

Des gages ?

COMEDIE.

13

HECTOR.

Oui, Monsieur.

VALERE.

Mais y penses-tu bien ?

Où les prendray-je, dis ?

HECTOR.

Ma foi, je n'en sçai rien.

Pour nippes nous n'avons qu'un grand fond d'esperance

Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;

Et dans ce ficcie cy, Messieurs les usuriers

Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALERE.

Mais quel gage, dis-moy, veux-tu que je luy donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne,

Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots :

Mais, Monsieur, s'il vous plaît ; pour changer de propos,

Aimeriez-vous toujours la charmante Angelique ?

VALERE.

Si je l'aime ? Ah ! ce doute & m'outrage & me pique.

Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'est un signe fâcheux.

Quand vous êtes sans fond, vous êtes amoureux,

Et quand l'argent renaît, votre tendresse expire.

Votre bourse est, Monsieur, puis qu'il faut vous le dire,

Un Thermometre seur, tantôt bas, tantôt haut,

Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALERE.

Ne crois pas que le jeu, quelque fort qu'il me donne,

Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oui, mais j'ay bien peur, moy, qu'on ne vous plante-là.

LE JOUEUR;

VALERE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR.

Nerine sort d'ici , qui m'a dit qu'Angelique
 Pour Dorante votre Oncle en ce moment s'explique ,
 Que vous joiez toujours malgré tous vos sermens ,
 Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens.

VALERE.

Dieux ! que me dis-tu là ?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Bon , cela ne se peut , on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion ,
 A ce qu'il me paroît.

VALERE.

Point , sans présomption ,

On sçait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais si sans vouloir rire ,

Tout alloit comme j'ay l'honneur de vous le dire ,
 Et qu'Angelique enfin pût changer...

VALERE.

En ce cas ,

Je prens le parti... mais , cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvoit , qu'un passion neuve...

VALERE.

En ce cas , je pourrois rabattre sur la veuve ,
 La Comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort ;

J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort.
 Si vous vouliez un peu vous aider avec elle ,
 Cette veuve , je croi , ne seroit point cruelle ,
 Ce seroit un éponge à presser au besoin.

COMEDIE.

15

VALERE.

Cette éponge entre nous ne vaudroit pas ce soin.

HECTOR.

C'est dans son caractère une espece parfaite,
Un ambigu nouveau de prude & de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser, c'est là sa passion.

VALERE.

Epouser ?

HECTOR.

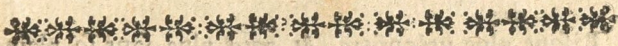
Un marquis de même caractère,
Grand épouseur aussi, la galope & la flaire.

VALERE.

Et quel est ce Marquis ?

HECTOR.

C'est, à vous parler net,
Un Marquis de hasard fait par le lansquenet :
Fort brave, à ce qu'il dit ; intrigant, plein d'affaires,
Qui croit de ses appas les femmes tributaires,
Qui gagne au jeu beaucoup, & qui, dit-on, jadis
Étoit valet de Chambre avant d'être Marquis.
Mais sauvons-nous, Monsieur, j'apperçois votre
pere.



SCENE VII.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

Doucement, j'ay deux mots à vous dire, Va-
lere.

Pour toi, j'ay quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moy, Monsieur, je ne puis m'arrêter.

LE JOUEUR;

GERONTE.

Demeure là , maraut.

HECTOR.

Il n'est pas temps de rire.

GERONTE.

Pour la dernière fois , mon fils , je viens vous dire
 Que votre train de vie est si fort scandaleux ,
 Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux ;
 Je ne puis retener ma bile davantage ,
 Et ne sçaurois souffrir votre libertinage.
 Vous êtes pilier né de tous les lansquenets ,
 Qui sont pour la jeunesse autant de trébuchets ;
 Un bois plein de voleurs est un plus seur passage :
 Dans ces lieux jour & nuit ce n'est que brigandage.
 Il faut opter des deux , être dupe , ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
 J'aime les jeux galans où l'esprit se deploye.
 C'est , Monsieur , par exemple , un joli jeu que l'Oye.

GERONTE.

Tai-toi. Non , à présent le jeu n'est que fureur :
 On jouë argent , bijoux , maison , contracts , honneur ,
 Et c'est ce qu'une femme en cette humeur à craindre ,
 Risque plus volontiers , & perd plus sans se plaindre.

HECTOR.

Oh , nous ne risquons pas , Monsieur , de tels bijoux.

GERONTE.

Votre conduite enfin m'enflâme de courroux ,
 Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :
 Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte ;
 J'étois las , attendant chez moy votre retour ,
 Qu'on fist du jour la nuit , & de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces Jouëurs qui courent la fortune ,

ne ,

COMEDIE.

17

Dans leurs dérèglemens ressemblent à la Lune,
Se couchant le matin & se levant le soir.

GERONTE.

Vous me poussez à bout, mais je vous feray voir,
Que si vous ne changez de vie & de maniere,
Je sçaurai me servir de mon pouvoir de Pere,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR.

Votre Pere a raison.

GERONTE.

Comme le voila fait !

Débrillé, mal peigné, l'œil hagard ! A sa mine
On croiroit qu'il viendrait dans la forest voisine
De faire un mauvais coup.

HECTOR.

On croiroit vray de luy,

Il a fait trente fois coupegorge aujourd'huy.

GERONTE.

Serez-vous bien-tôt las d'une telle conduite ?
Parlez, que dois-je enfin esperer dans la suite ?

VALERE.

Je reviens aujourd'huy de mon égarement,
Et ne veux plus jôier, mon Pere, absolument.

HECTOR.

Voila du fruit nouveau dont son fils le regale.

GERONTE.

Quand ils n'ont pas un sou, voila de leur morale.

VALERE.

J'ay de l'argent encore ; & pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'huy m'acquitter.

GERONTE.

S'il est ainsi, vrayment j'en ay bien de la joye.

HECTOR à part.

Vous acquitter, Monsieur ? avec quelle monnoye ?

VALERE.

Te tairas-tu ? Mon Oncle aspire dans ce jour
A m'ôter d'Angelique & la main & l'amour ;
Vous sçavez que pour elle il a l'ame blessée,

LE JOUEUR,

Et qu'il veut m'enlever...

GERONTE.

Ouy, je sçay sa pensée,

Et je feray ravy de le voir confondu.

HECTOR.

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GERONTE.

Je voudrois bien déjà que l'affaire fût faite.

Angelique est fort riche, & point du tout coquette,

Maitresse de son choix: avec ce bon dessein,

Va te mettre en état de meriter sa main,

Payer tes Creanciers...

VALERE.

J'y vais, j'y cours.... Mon Pere....

GERONTE.

Hé? plaît-il?

VALERE.

Pour sortir entierement d'affaire,

Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.

Si vous vouliez, Monsieur...

GERONTE.

Ah, ah! je vous entens.

Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.

Non, comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALERE.

Mais, mon Pere, croyez...

GERONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALERE.

Prêtez-moy mille écus.

HECTOR.

Nous payerons l'interêt

Au denier un.

VALERE.

Monsieur...

GERONTE.

Je ne puis vous entendre.

COMEDIE.

19

VALERE.

Je ne veux point , mon Pere , aujourd'huy vous sur-
prendre ;

Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent , & payez par vos mains.

HECTOR.

Ah parbleu , pour le coup, c'est être raisonnable.

GERONTE.

Et de combien encore êtes-vous redevable ?

VALERE.

La somme n'y fait rien.

GERONTE.

La somme n'y fait rien ?

HECTOR.

Non ; quand vous le verrez vivre en homme de bien ,
Vous ne regretterez nullement la dépense ,
Et nous ferons , Monsieur , la chose en conscience.

GERONTE.

Ecoutez , je veux bien faire un dernier effort :
Mais après cela , si..

VALERE.

Moderez ce transport.

Que sur mes sentimens votre ame se repose.

Je vais voir Angelique , & mon cœur se propose
D'arrêter son couroux déjà prêt d'éclater.

Il sort.

HECTOR.

Je m'en vais travailler , moy , pour vous contenter ,

A vous faire, en raisons claires & positives ,

Le memoire succinct de nos dettes passives ,

Et que j'auray l'honneur de vous montrer dans
peu.

Il sort.

GERONTE *seul.*

Mon frere en son amour n'aura pas trop beau jeu.

Non , quand ce ne seroit que pour le contredire ,

Je veux rompre l'hymen où son amour aspire ,

Et j'auray deux plaisirs à la fois , si je puis ,

De chagriner mon frere , & marier mon fils.



SCENE VIII.

Mr TOUT A BAS , GERONTE.

TOUT A BAS.

A Vectous les respects d'un cœur vraiment fin-
cere ,

Je viens pour vous offrir mon petit ministère.
Je suis , pour vous servir , Gentilhomme Auvergnac,
Docteur dans tous les Jeux , & Maître de Trictrac :
Mon nom est Tout à bas , Vicomte de la Case ,
Et votre serviteur , pour terminer ma phrase.

GERONTE.

Un Maître de Trictrac ? il me prend pour mon Fils.
Quoy vous montrez , Monsieur , un tel art dans
Paris ?

Et l'on ne vous a pas fait present en galere
D'un brevet d'Espalier ?

TOUT A BAS.

A quel homme ay-je affaire ?
Comment ? Je vous soutiens que dans tous les états
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille , & qu'on veut bien instrui-
re ,

Devroit sçavoir jouer avant que sçavoir lire.

GERONTE.

Monsieur le Professeur , avecque vos raisons
Il faudroit vous loger aux petites Maisons.

TOUT A BAS.

De quoy sert , je vous prie , une foule inutile
De Chanteurs , de Danseurs qui montrent par la
ville ?

Un jeu

Chante

Payra-t

Avec un

Ne vaut

Dans m

Qui sça

f

A force

Qu'il a

En le d

Vous êt

f

Nombre

C

Mille us

Qui voi

l

Des Ga

Des Cl

f

Qui sans

De leur

Et dont

Sur l'imp

f

S'il est qu

On en vo

Qui force

Pleurent

f

Et c'est de

En suivan

Je sçay q

D'un for

COMEDIE.

21

Un jeune homme en est-il plus riche, quand il
sçait

Chanter re mi fa sol, ou danser un menuet ?

Payra-t-on de Marchands la cohorte pressante,

Avec un Vaudeville, ou bien une Courante ?

Ne vaut-il pas bien mieus qu'un jeune Cavalier

Dans mon art au plûtôt se fasse initier ?

Qui sçache, quand il perd, d'une ame non com-
mune,

A force de sçavoir, rappeler la fortune ;

Qu'il apprenne un métier qui par de surs secrets,

En le divertissant l'enrichisse à jamais ?

GERONTE.

Vous êtes riche, à voir ?

TOUT A BAS.

Le jeu fait vivre à l'aise

Nombre d'honnêtes gens, Fiacres, Porteurs de
Chaises ;

Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans,

Qui vont de doigts en doigts tous les jours circu-
lans ;

Des Gascons à souper dans les brelans fideles,

Des Chevaliers sans ordre, & tant de Demoisel-
les,

Qui sans le Lanquenier, & son produit caché,

De leur foible vertu feroient fort bon marché,

Et dont tous les hyvers la cuisine se fonde,

Sur l'impôt établey d'une infaillible ronde,

GERONTE.

S'il est quelque Joüeur qui vive de son gain,

On en voit tous les jours mille mourir de faim,

Qui forcez à garder une longue abstinence,

Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUT A BAS.

Et c'est de là que vient la beauté de mon Art.

En suivant mes leçons on court peu de hazard.

Je sçay quand il le faut, par un peu d'artifice,

D'un sort injurieux corriger la malice,

R,



VIII.

GERONTE

S.
ur vrayment fis

ministere.
me Auvergnac,
tre de Tristac :
e de la Cafe,
na phrase.

d pour mon File.
un tel art dans
n galere

S.
me ay-je affaire
ans tous les états
e cas ;
a veut bien instrui

avoit lire.

os raisons
aisons.

S.
le inutile
montrent par

LE JOUEUR,

Je sçay dans un Trictrac quand il faut un sonnez ,
Glisser des dez heureux , ou chargez , ou pipez ;
Et quand mon plein est fait , gardant mes avanta-

ges ,

J'en substitué aussi d'autres prudens & sages ,
Qui n'offrant à mon gré que des as à tous coups ,
Me font en un instant enfler douze trous.

GERONTE.

Et Monsieur Tout à bas , vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science ?

TOUT A BAS.

Ouy , Monsieur , s'il vous plaît.

GERONTE.

Et vous ne craignez pas

Que j'arme contre vous quatre paires de bras ,
Que le long de vos reins . . .

TOUT A BAS.

Monsieur , point de colere,

Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GERONTE *le pousse.*

Maître juré filou , sortez de la maison.

TOUT A BAS.

Non , je n'en fors qu'après vous avoir fait leçon

GERONTE.

A moy leçon ?

TOUT A BAS.

Je veux , par mon sçavoir extrême ,

Que vous écartotiez un dé comme moy-même.

GERONTE.

Je ne sçay qui me tient , tant je suis animé ,

Que quelques bons soufflets donnez à poing fermé . . .
Va-t'en.

(*il le prend par les épaules.*)

TOUT A BAS.

Puisqu'aujourd'huy votre humeur petulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu recalcitrante ,
Je reviendray demain pour la seconde fois,

Reviend

Sortiras-t

Je ne puis

Heureuse

Il me pre

Sçachon

Concluo

COMEDIE.
GERONTE.

23

Revien !

TOUT A BAS.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

GERONTE *le poussant tout-à-fait dehors,*

Sortiras-tu d'icy , vray gibier de potence ?

Je ne puis respirer , & j'en mourray , je pense.

Heureusement mon fils n'a point vû ce fripon ,

Il me prenoit pour luy dans cette occasion.

Sçachons ce qu'il a fait , & sans plus de mystere ,

Concluons son hymen , & finissons l'affaire.

Fin du premier Acte.

R,
aut un sonnez,
ez, ou pipez ;
rdant mes avant

s & lages,
s à tous coups,
trous.

ez l'insolence
otre science ?
S.

E.
ous ne craignez pu
ires d'bras,

S.
ar , point de colet
déplaire.

ouffe.

ifon.

S.
voir fait leçon

S.
voir extrême,
e moy-même.

animé,
z à poing fermé.

S.
umeur penlans
recalcitrant,
le fois.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE , NERINE,

ANGELIQUE.



ON cœur seroit bien lâche après tant
de sermens

D'avoir encor pour luy de rendre
mouvemens ;

Nerine , c'en est fait , pour jamais je
l'oublie ,

Je ne veux ny l'aimer , ny le voir de ma vie ,

Je sens la liberté de retour dans mon cœur.

Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NERINE.

Moy parler pour Valere ? il faudroit être fole.

Que plutôt à jamais je perde la parole.

ANGELIQUE.

Ne viens point deormais , pour calmer mon dépit ,

Rappeller à mes sens son air & son esprit ,

Car tu fais qu'il en a.

NERINE.

Del'esprit , luy . Madame ?

Il est plus journalier mille fois qu'une femme.

Il rêve à tout moment , & sa vivacité

Dépend presque toujours d'une carte , ou d'un dé.

ANGELIQUE.

COMEDIE.
ANGELIQUE.

25

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NERINE.

Madame, croyez-moy, je connois le grimoire,
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGELIQUE.

Non; l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NERINE.

Cet hôte dans un cœur a bien-tôt fait son gîte;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGELIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NERINE.

S'il venoit à l'instant

Avec cet air flateur, soûmis, insinuant,
Que vous lui connoissez; que d'un ton pathétique,

(Elle se met à ses pieds.)

Il vous dît à vos pieds: Non, charmante Angelique,
Je ne veux opposer à tout votre courroux,
Qu'un seul mot: je vous aime, & je n'aime que
vous.

Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue?

Vous ne me dites rien, vous détournez la vûe.

(Elle se releve.)

Vous voulez donc ma mort, il faut vous contenter.

Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,

Il se souflettera d'une main mutinée,

Se donnera du front contre une cheminée,

S'arrachera de rage un toupet de cheveux,

Qui ne sont pas à luy; mais de ces airs fougueux

Ne vous étonnez pas; contez qu'en sa colere

Il ne se fera pas grand mal.

ANGELIQUE.

Laisse-moy faire.

NERINE.

Vous voila, grace au Ciel, bien instruite sur tout,

Ne vous dementez point, tenez bon jusqu'au bout.

B

SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
NERINE.

LA COMTESSE.

O N dit par-tout , ma Sœur , qu'un peu moins
prévenüe ,
Vous époulez Dorante.

ANGELIQUE.

Oüy , j'y suis resoluë.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravy , Valere est un vray fou ,
Qui joueroit votre bien jusques au dernier fou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse,
Cet amour , entre nous , étoit une foiblesse,
Il faut se dégager de ces attachemens
Que la raison condamne , & qui flattent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vray.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerois mieux qu'il fût gueux , avaricieux ,
Coquet , fâcheux , mal-fait , brutal , capricieux ,
Yvrogne , sans esprit , débauché , sot , colere ,
Que d'être un emporté joueur comme est Valere.

ANGELIQUE.

Je sçay que ce deffaut est le plus grand de tous.

Vous ne

Moy ,

Il a ma f

C'est bien

Je vais l'

Ce Joueur

On sçait

Quoy , vo

Ce main

Et pourq

cri

De rallum

J'avois fait

Pour garde

Je portois

Me soulage

Mais qu'es

fort

C'est un ép

Madame n'

Cela raqui

COMEDIE.

27

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux ?

ANGELIQUE.

Moy, Non. Dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NERINE.

Il a ma foy reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncez à luy,
Je vais l'épouser, moy.

ANGELIQUE.

L'épouser !

LA COMTESSE.

Aujourd'huy.

ANGELIQUE.

Ce Joüeur qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je sçauray le reduire.

On sçait sur les Maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoy, vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoy non, ma sœur ? fais-je donc un grand
crime,

De rallumer les feux d'un amour legitime ?

J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.

Pour garder du défunt le souvenir charmant,

Je portois son portrait, & cette vive image

Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage ;

Mais qu'est ce qu'un portrait, quand on aime bien
fort ?

C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela raquite-t-il d'une perte aussi dure ?

Bij

LE JOUEUR,
NERINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valere !

LA COMTESSE.

Ouy, ma sœur, à luy-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas ; croyez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime ! luy, s'il m'aime ! ah ! quel aveuglement !

On a certains attraits, un certain enjoûment,
Que personne ne peut me disputer, je pense,

ANGELIQUE.

Après un si long tems de pleine jouissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discretion.

ANGELIQUE.

Sans doute, & je voi bien qu'il n'est pas impossible
Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible,
L'Or est d'un grand secours pour acheter un cœur,
Ce métal en amour est un grand seducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage,
La moderation fut toujours mon partage ;
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits,

Et jamais en aimant je ne fis de faux frais.
Mes sentimens, ma sœur, sont differens des vôtres.
Si je connois l'amour, ce n'est que dans les autres.
J'ay beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendards :
Un Conseiller de robe, un Seigneur de finance,
Dorante, le Marquis, briguent mon alliance :
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,

Je prétens
je fais pro

Qui peut v

Qui peut m

D'autres s
dro

Il n'eut ja

Un petit f

Quand on

Il faut avo

Avoir un c

Par l'usage

Vous n'en

Madame

Maison

Le Marqu

com

COMEDIE.

19

Je prétens à Valere offrir un cœur entier ,
Je fais profession d'une vertu severe.

ANGELIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valere ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ? Mon merite , je crois.

ANGELIQUE.

D'autres sur luy , ma sœur , auroient les mêmes
droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime sterile ,

Un petit feu léger , vagabond , volatile.

Quand on veut inspirer une solide amour ,

Il faut avoir vécu , ma sœur , bien plus d'un jour ;

Avoir un certain poids , une beauté formée

Par l'usage du monde , & des ans confirmée :

Vous n'en êtes pas là.

ANGELIQUE.

J'attendray bien du temps.

NERINE.

Madame est prévoyante , elle a pris les devants.

Mais on vient.

UN LAQUAIS.

Le Marquis , Madame , est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis ; hé non , non ! il n'est pas sur mon
compte ;





SCENE III.

LE MARQUIS , LA COMTESSE,
ANGELIQUE , NERINE.

LE MARQUIS *se rajustant.*

JE suis tout en desordre , un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cens pas ;
Et j'y ferois encor dans des peines mortelles ,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté ses aïsses.

LA COMTESSE.

Que Monsieur le Marquis est galand sans fadeur !

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout , je suis votre humble servi-
teur ;

Mais à vous parler net , sans que l'esprit fatigue ,
Prés du sexe je sçais me demêler d'intrigue :

Ah ! juste Ciel ! quel est cet admirable objet ?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur ! vraiment c'est fort bien fait.

Je vous sçais gré d'avoir une sœur aussi belle ,
On la prendroit parbleu , pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joly tour !
Qu'il est sincere ! on voit qu'il est homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour , moy ? Non. Ma foy , la Cour
m'ennuye ,

L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie ,

Si tôt qu
Vous re
J'ay d
Fr

Je joue ,
Mais je n
Et pour y

Il vous e

Je n'y su
Ces fade
Ces prof
Ces ferre
Ces gran
M'otent
Ou ne s'

Les Dan
fa

Point.

le
Leur for
A des fav
Moy , j'a
L'Hyver
Les pieds
Je pouffe
La route
Valets , fi
L'époux
Me laisse
Voilà co
Je veux b

Et ce com

COMEDIE.

31

Si tôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir,
J'ay de l'esprit, du cœur, plus que Seigneur de
France,

Je joue, & j'y ferois fort bonne contenance;
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au Roy quelque civilité.

NERINE.

Il vous est obligé, Monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt, soudain je perds haleine,
Ces fades complimens sur de grands mots montez,
Ces protestations qui sont futilitez,
Ces serremens de main dont on vous estropie,
Ces grands embrassemens dont un flatteur vous lie,
M'ôtent à tout moment la respiration,
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour sont bien mieux vostre affaire.

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros Fermier pour
leur plaire.

Leur sottie vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de Cour mettre un injuste tau.
Moy, j'aime à pourchasser des beautez mitoyennes,
L'Hyver dans un fauteuil avec des citoyennes,
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la fleurète, & conte mes raisons.
Là toute la maison s'offre à me faire fête,
Valets, fille de chambre, enfans, tout est honnête;
L'époux même discret, quand il entend minuit,
Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis quand par fois dans la Ville
Je veux bien déroger...

NERINE.

La maniere est facile,
Et ce commerce-là me paroit assez doux.

B iiij

LE JOUEUR,
LE MARQUIS.

C'est ainfi que je veux en user avec vous :
Je fuis tout naturel , & j'aime la franchise ,
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorife ,
Et quand de mon amour je vous fais un aveu ,
Madame , il est trop vray que je fuis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fy donc , petit badin , un peu de retenuë ,
Vous me parlez , Marquis , une langue inconnuë ,
Le mot d'amour me blesse , & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'envelope ,
Et ce mot dit à crû luy cause une fincope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendroit plus
doux.

LA COMTESSE.

Comment ? qu'est-ce ? plaît-il ? parlez , expliquez-
vous ,

Parlez donc , parlez donc ; apprenez , je vous prie ,
Que mortel tel qu'il soit ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur ?

ANGELIQUE.

Mais Valere vous aime , & souvent...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire ,

Valere ? Un autre icy conjointement foupire ?
Ah ! si je le sçavois , je luy ferois morbleu...
Où loge-t-il ?

NERINE.

Icy.

LE MARQUIS. *Il fait semblant de s'en
aller , & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

33

Mais quel droit avez-vous sur moy ?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma Reine ?

Le droit de bien-seance, avec celui d'aubaine.

Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux.

Sur vous l'on sçait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sçais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liez par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement... Mais...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? comment... ?

Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne sçay point prendre en main des trompettes
Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

Eh ma Sœur !

NERINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit, je suis discret,

Et sçais quand il le faut oublier un secret.

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenüe austere,
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, je sçauray de Valere

Quel est en vous aimant le but de ses desirs,

Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.



Ev



SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
LES LAQUAIS.

1. LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

Monsieur, c'est de la part de la grosse Comtesse.
LE MARQUIS *le mettant dans sa poche.*
Je le liray tantôt.

2. LAQUAIS.

Cette jeune Duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

3. LAQUAIS.

Monfieur.

LE MARQUIS.

Encore ? ha paffambieu !
Il faut que de la Ville enfin je me dérobe.

3. LAQUAIS.

Je viens de voir, Monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mary couche aux champs,
Et que ce soir fans bruit...

LE MARQUIS.

Il fuffit, je t'entens.
Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
Decouleur de muraille ; & tantôt sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
Là...

Je sa

Pour refiste
Comme vo
Vous ferez

Si mon coe

Adieu, ch
C'est un p

LA C

LA C

C Et ho

Jene vous

Il est vif.

L'amour c
Il ne m a p

Il en a dor
Voir Vale

COMEDIE.

35

3. LAQUAIS.

Je sçais.

LE MARQUIS.

Il faudroit avoir un corps de fer
Pour resister à tout. J'ay de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez, mais je m'en veux distraire,
Vous ferez desormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libré, il pourroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet, à regret je vous quitte,
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros merite.



SCENE V.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
NERINE.

NERINE.

Cet homme-là vous aime épouvantablement.

ANGELIQUE.

Jene vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGELIQUE.

Il vous aime, & son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moy luy tourne la cervelle,
Il ne m'a pourtant veuë encore que deux fois.

NERINE.

Il en a donc bien fait la premiere... Je erois.
Voir Valere.

Bvj



V.

COMTESSE,
IS.

illet au Marquis.

grosse Comtesse.

tant dans sa poche.

S.

lle

mener au jeu.

IS.

S.

ha palfambien?

érobe.

omme de robe,

che aux champs?

S.

je t'entens.

bonne fortune,

r la brune,

ant-hier,



SCENE VI.

VALERE, LA COMTESSE,
ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

L'Amour auprès de moy le guide.
NERINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un Amant timide,
Cela marque un bon fond. Approchez, approchez,
Ouvrez de votre cœur les sentimens cachez.
Vous allez voir ma sœur?

VALERE à la Comtesse.

Ah! quel bonheur, Madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame!
à Angelique.

Et quel plaisir de dire, en des transports si doux,
Que mon cœur vous adore, & n'adore que vous!

LA COMTESSE.

L'Amour le trouble. Hé quoy! que faites vous Valere?

VALERE.

Ce que vous-même icy m'avez permis de faire.

NERINE.

Voicy du qui pro quo.

VALERE.

Que je serois heureux,
S'il vous plaisoit encor de recevoir mes vœux!

LA COMTESSE.

Vous vous méprenez.

Entre m
Le mie

Angelic

Ce n'est

Madam
Regar
Ont la

Quo,

Quelq

Comm

Exig
Ma f

Taisez

Vous
Vous

La m
Vous

Mon

C'est

COMEDIE.

57

VALERE.

Non. Enfin, belle Angelique,
Entre mon oncle & moy que votre cœur s'explique,
Le mien est tout à vous, & jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angelique!

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moy que votre cœur soupire?

VALERE.

Madame, en ce moment je n'ay rien à vous dire;
Regardez votre sœur, & jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quo, ! d'aucun feu pour moy votre ame n'est éprise?

VALERE.

Quelques civilitez que l'usage autorise...

LA COMTESSE.

Comment?

ANGELIQUE.

Il ne faut pas avec severité

Exiger des Amans trop de sincerité.

Ma sœur, tout doucement ayalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE.

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat,
Vous estes belle, riche, &...

LA COMTESSE.

Vous estes un fat.

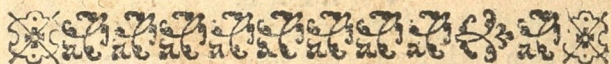
ANGELIQUE.

La modération qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monfieur vaut-il le soin qu'on se mette en cour-
roux?

C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.



SCENE VII.

VALERE, ANGELIQUE,
NERINE.

NERINE.

ELle connoit ses gens.

VALERE.

Ouy, pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NERINE.

Allons, Madame, allons, ferme, voicy le choc,
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGELIQUE.

Ne m'abandonne point.

NERINE.

Non, non, laissez-moy faire.

VALERE.

Mais que me sert, hélas ! que mon cœur vous pré-
fere ?

Que sert à mon amour un si sincere aveu ?

Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu,
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ou-
vrage ;

Je sçay qu'à vos beautez c'est faire un dur outrage

De nourrir dans mon cœur des desirs partagez ;

Que la fureur du jeu se mêle où vous regnez :

Mais...

ANGELIQUE.

Cette passion est trop forte en votre ame,
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflâme :
Suiuez, suiuez l'ardeur de vos emportemens ;

COMEDIE.

39

Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NERINE.

Optimè.

VALERE.

Deformais plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse,
Tout ce qui n'est point vous, me paroît odieux.
ANGELIQUE *d'un ton plus tendre.*

Non ; ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NERINE.

Vous mollissez.

VALERE.

Jamais ! Quelle rigueur extrême,
Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !
Hé quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux ?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGELIQUE.

Je prens peu d'intérêt, Monsieur, à votre vie.

NERINE.

Nous allons bien-tôt voir jouïr la Comédie.

VALERE.

Ma mort fera l'effet de mon cruel dépit.

NERINE.

Qu'un Amant mort pour nous nous mettroit en
credit !

VALERE.

Vous le voulez : hé bien, il faut vous satisfaire,
Cruelle, il faut mourir.

(Il veut tirer son épée.)

ANGELIQUE *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Valere ?

NERINE.

Hé bien, ne voila pas votre tendre maudit

Qui vous prend à la gorge ? Euh !

ANGELIQUE.

Tu ne m'as pas dit,

Nerine, qu'il viendroit se percer à ma veüe,
Et je tremble de peur quand une épée est nuë.

LE JOUEUR;
NERINE.

Que les Amans sont fots !

VALERE.

Puisqu'un soin genereux
Vous interesse encore aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie,
Il faut que par l'amour defarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si precieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGELIQUE.

Nerine, qu'en dis-tu ?

NERINE.

Je dis qu'en la mêlée

Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos at-
traits. . .

ANGELIQUE.

Si vous me promettiez. . .

VALERE.

Oüy, je vous le promets,

Que la fureur du jeu sortira de mon ame,
Et que j'auray pour vous la plus ardente flâme. . .

NERINE.

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

ANGELIQUE.

Il faut encor, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît ?
Ouy, je vous rends mon cœur.

VALERE *luy baisant la main.*

Ah, quelle joye extrême!

ANGELIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce present celuy de mon Portrait.

(*Elle luy donne son Portrait enrichi de diamans.*)

NERINE.

Helas ! de mes sermons voila quel est l'effet.

VALERE.

Quel excès de faveurs !

COMEDIE.
ANGELIQUE.

41

Gardez-le, je vous prie.

VALERE *le baisant.*

Que je le garde, ô Ciel ! Le reste de ma vie.
Que dis-je : je pretens que ce Portrait si beau
Soit mis avecque moy dans le même tombeau ;
Et que même la mort jamais ne nous separe.

NERINE.

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizarre !

ANGELIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere, & que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.

Elle sort.

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

NERINE.

Ah ! que voila pour l'Oncle une époque fâcheuse !

Elle sort.

VALERE.

Est-il dans l'Univers de Mortel plus heureux ?
Elle me rend son cœur, elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs



SCENE VIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Monsieur, je viens vous dire . . .

VALERE.

Je suis tout transporté : voy, considere, admire,
Angelique m'a fait ce genereux present.

HECTOR.

Que les brillants sont gros ! pour être plus content,

Je vous amene encore un lenitif de bourse,
Une usuriere.

VALERE.

Et qui ?

HECTOR.

Madame la Ressource.



SCENE IX.

Mad. LA RESSOURCE, VALERE,
HECTOR.

VALERE *l'embrassant.*

HE', bon jour, mon enfant, tu ne peux conce-
voir

Jusqu'ou va dans mon cœur le plaisir de te voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée, on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage ?

Vous voila sans mentir aussi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un détail de Cour ?

Mad. LA RESSOURCE.

Oh, Monsieur, point du tout, je suis une bourgeoise,
Qui sçais me mesurer justement à ma toise.

J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,

Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas :

Mais pour moy je n'ay point cette sottie manie,

Et si mon pauvre époux étoit encor en vie . . .

Elle pleure.

VALERE.

Quoy ! Monsieur la Ressource est mort ?

Subitem
Au fait.

De mille

Je fais,

Et je ve

On ne p

Nous fa

Je pourr

Que sur

Sur des

Je sçay

Pour des

De la vie

Des diam

Sans risq

pre

Je n'ay p

Oh parbi

Hé bien

vi

Compre

COMEDIE. 43
Mad. LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR *pleurant.*

Subitement hélas ! j'en suis fâché vraiment.

Au fait. VALERE.

J'aurois besoin, Madame la Ressource,
De mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALERE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Mad. LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur

On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes ;

Nous faisons icy-bas des routes incertaines,
Je pourrois bien mourir, ce maraut m'avoit dit
Que sur des gages seuls tu prêtois à crédit.

Mad. LA RESSOURCE.

Sur des gages, Monsieur ? c'est une médifance,
Je sçay que ce seroit blesser ma conscience.

Pour des nantissemens qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,

Des diamans ulez, & qu'on ne sçauroit vendre,
Sans risquer mon honneur je croy que j'en puis
prendre.

VAERE.

Je n'ay pour te donner, vaisselle ny bijoux.

HECTOR.

Oh parbleu, nous marchons sans crainte des filoux.

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien nous attendrons, Monsieur, qu'il vous en
vienne.

VALERE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,

Si je n'ay dans ce jour mille écus.

Mad. LA RESSOURCE:

Ah, Monsieur!

Je voudrois les avoir, ce seroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma Reine, mon aimable,

Ma belle, ma mignone, & ma toute adorable.

HECTOR à genoux.

Par pitié.

Mad. LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah! que nous sommes foux!

Tous ces gens là, Monsieur, ont des cœurs de cailloux;

Sans des nautissemens il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dis-moy donc, si tu veux, où je les pourrai prendre?

HECTOR.

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain, Refuser un billet endossé de ma main?

VALERE.

Mais voy donc.

HECTOR.

Laissez-moy, je cherche en ma boutique.

VALERE.

Ecoute... nous avons le Portrait d'Angelique, Dans le temps difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR.

Ah! que dites-vous-là! vous devez le garder.

VALERE.

D'accord, honnestement je ne puis m'en défaire.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu, quelqu'autre fois nous finirons l'affaire.

VALERE.

Attendez donc. Tu sçais jusqu'ou' vont mes besoins, N'ayant pas son portrait l'en aimeray-je moins?

COMEDIE.

45

HECTOR

Fort bien , mais voulez-vous que cette perfidie ? ...

VALERE.

Il est vray. J'ay tantôt cette grosse partie
De ces Jotieurs en fond qui doivent s'assembler.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE.

Demeurez donc , où voulez-vous aller ?

Je feray de l'argent , ou celuy de mon pere ,
Quoy qu'il puisse arriver nous tirera d'affaire.

HECTOR.

Que peut dire Angelique alors qu'elle apprendra
Que de son cher Portrait . . .

VALERE.

Et qui le luy dira ?

Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR.

Dans une heure ?

VALERE.

Ouy vrayment.

HECTOR.

Je commence à me rendre.

VALERE.

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

HECTOR *le considerant.*

Sur cette nipe-là vous auriez peu d'argent.

VALERE.

On ne perd pas toujours , je gagneray sans doute.

HECTOR.

Votre raisonnement met le mien en dérouté.

Je sçay que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALERE.

Je m'en tireray bien , Hector , je t'en répond.

Peut-on sur ce bijou sans trop de complaisance . . .

Mad. LA RESSOURCE.

Ouy , je puis maintenant prêter en conscience ,

Te voy des diamans qui répondent du prêt ,

LE JOUEUR,

Et qui peuvent porter un modeste intérêt,
Voilà les mille écus comptez dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé, Madame la Ressource,
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,
Je prétens retirer mon portrait au plûtôt.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers : nous aimons à changer de la sorte,
Plus notre argent fatigue, & plus il nous rapporte :
Adieu, Messieurs, je suis toute à vous à ce prix.

Elle sort.

HECTOR.

Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris.
Vous faites-là, Monsieur, une action inique.

VALERE.

Aux maux desesperez il faut de l'hemetique,
Et cet argent offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moy dans ce jour.

Fin du Second Acte.

A

SC I

D C



De-moy

Il faut alle

Chercher
Qui t'aurNon, c'est
Et c'est à

Que dis-



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.



QUEL est donc le sujet pourquoy ton
cœur soupire ?

NERINE.

Nous n'avons pas, Monsieur, tous
deux sujet de rire.

DORANTE.

Dis-moy donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs ?

NERINE.

Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs ? As-tu fait quelque piece
Qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta Maîtresse ?

NERINE *pleurant plus fort.*

Non, c'est de votre sort dont j'ay compassion,
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu ?

NERINE.

Qu'Angelique est une ame legere,

Et s'est mieux que jamais rengagée à Valere.

DORANTE.

Quoy que pour mon amour ce coup soit assommant,
je ne suis point surpris d'un pareil changement.

Je sçay que cet Amant toute entiere l'occupe,
De ses ardeurs pour moy je ne suis point la dupe;
Et lorsque de ces feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, & rien à son amour.

Je ne veux point, Nerine, éclater en injures,
Ny rappeler icy ses sermens, ses parjures,
Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.

NERINE.

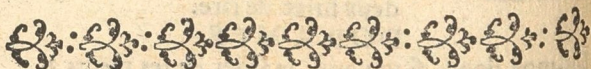
Si vous sçaviez, Monsieur, ce que j'ay fait pour
vous!

DORANTE.

Tien, reçois cette bague, & dis à ta Maîtresse,
Que malgré ses dédains elle aura ma tendresse,
Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NERINE *prenant la bague en pleurant.*

Ah! ah! je n'en puis plus, vous me fendez le cœur.



SCENE II.

GERONTE, HECTOR, DORANTE,
NERINE.

HECTOR.

Ouy, Monsieur, Angelique épousera Valere;
Ils ont signé la paix.

GERONTE.

Tant mieux. Bon jour, mon frere,
Qu'est-ce

COMEDIE.

49

Qu'est-ce hé ? bien ? qu'avez-vous ? vous êtes tout
changé ?

Allons gay ; vous a-t-on donné votre congé ?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne.
On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner ;
Mon Frere , je pretends moins perdre que gagner.

GERONTE.

Voila les sentimens d'un Heros de Cassandre.
Entre-nous , vous aviez fort grand tort de pretendre
Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non , je ne sçus jamais jusques-là me flater :
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ,
L'amour est un enfant qui badine avec elles ;
Et quand à certain âge on veut se faite aimer ,
C'est un soin indiscret qu'on devoit reprimer.

GERONTE.

Je suis en verité ravi de vous entendre ,
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NERINE.

Si l'on m'en avoit cru , tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma presence est assez inutile en ces lieux ,
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

Il sort.

GERONTE.

Allez , consolez-vous , c'est fort bien fait , mon
Frere ,

Adieu. Le pauvre enfant ! son sort me fait pitié.

NERINE *s'en allant.*

J'en ay le cœur saisi.

HECTOR.

Moy , j'en pleure à moitié.

Le pauvre homme !



SCENE III.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR *tirant un papier roulé avec
plusieurs autres papiers.*

V Oila, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon Maistre. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez, & croit qu'en tout cecy,
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GERONTE.

C'a voyons, expedie au plutôt ton affaire.

HECTOR.

J'auray fait en deux mots. L'honnête homme le
Pere!

Ah! qu'à notre secours à propos vous venez!
Encore un jour plus tard, nous étions ruinez.

GERONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre,
Foy d'honnête garçon, je n'en puis rien rabatre:
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix,
De plus je vous promets que je n'ay rien obmis.

GERONTE.

Finny donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur les gardes.
*Memoire juste & bref de nos dettes criardes,
Que Mathurin Geronte auroit tantost promis,
Et promet maintenant de payer pour son fils.*

GERONTE.

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire,
Lis toujours.

COMEDIE.

51

HECTOR.

C'est, Monsieur, ce que je m'en vais faire.

*Item, doit à Richard cinq cens livres dix sous,
Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts.*

GERONTE.

Quel est ce Richard ?

HECTOR.

Moy, fort à votre service.

Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur, mon Maître de nouveau,
M'a mis celuy d'Hector, du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom ! Il devoit appeller Angelique
Pallas, du nom connu de la Dame de pique,

HECTOR.

*Secondement il doit à Jeremie Aaron,
Usurier de métier, Juif de religion...*

GERONTE.

Tout beau, n'embroüillons point, s'il vous plaist,
les affaires,

Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien soit. *Plus il doit à maints particuliers
Ou quidans, dont les noms, qualitez & métiers
Sont déduits plus au long avecque les parties,
Et assignations dont je tiens les copies ;
Dont tous lesdits quidans, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déjà Sentence par default ;
La somme de dix mil une livre une obole,
Pour l'avoir sans relâche un an sur sa parole,
Habillé, voituré, coëffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, desalteré, porté.*

GERONTE.

Desalteré, porté ! que le diable t'emporte,
Et ton maudit memoire écrit de telle sorte.

HECTOR.

Si vous ne m'en croyez, demain pour vous trouver
J'envoycray les Quidans tous à votre lever.

C ij

LE JOUEUR,
GERONTE.

La belle cour !

HECTOR.

*De plus à Margot de la Plante ,
Personne de ses droits usante & jouissante ,
Est dû loyalement deux cent cinquante écus ,
Pour ses appointemens de deux quartiers échus.*

GERONTE.

Quelle est cette Margot ?

HECTOR.

Monsieur ... C'est une fille...

Chez laquelle mon Maistre Elle est vraiment
gentille.

GERONTE.

Deux cens cinquante écus ?

HECTOR.

Ce n'est ma foy pas cher ,

Demandez ; c'est , Monsieur , un prix fait en hyver.

GERONTE.

Et tu prétens , bourreau

HECTOR *tournant le rôle.*

Monsieur , point d'investives ;

Voicy le contenu de nos dettes actives :

Et vous allez bien voir que le compte suivant ,

Payé fidèlement , se monte à presque autant.

GERONTE.

Voyons.

HECTOR.

Premierement Isaac de la Serre.

Il est connu de vous.

GERONTE .

Et de toute la terre ;

C'est ce Negociant , ce Banquier si fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verveux.

Cela sent comme beaume : Or donc ce de la Serre ,

Si bien connu de vous & de toute la Terre ,

Ne nous doit rien.

Mort aux
fran

Veila certa

Oh , s'il n

Plus à mor

Les droits

Que dis-t

C'est une d

Il ne faut p

G

Pour m'off

Va porter

Il ne vould

Impertinenc

Avecque to

COMEDIE.

53

GERONTE.

Comment ?

HECTOR.

Mais un de ses parens ,
Mort aux champs de Fleurus nous doit dix milie
francs.

GERONTE.

Voila certainement un effet fort bizarre.

HECTOR.

Oh , s'il n'étoit pas mort , c'étoit de l'or en barre.
Plus à mon Maître est dû du Chevalier Fijac
Les droits hypotequeux sur un tour de Trictrac.

GERONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cens pistoles,
C'est une dupe , il fait en un tour vingt écoles.
Il ne faut plus qu'un coup.

GERONTE *luy donnant un soufflet.*

Tien maraut , le voila ,

Pour m'offrir un memoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoye.

GERONTE.

Impertinent maraut , va jet'aprendray bien ,
Avecque ton Trictrac . . .

HECTOR.

Il a dix trous à rien.





SCENE IV.

HECTOR *seul.*

SA main est à fraper, non à donner legere,
 Et mon Maître a bien fait de faire ailleurs affaire,
 Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent,
 Il a les yeux serains & l'accueil avenant.



SCENE V.

VALERE, HECTOR.

*Valere entre en comptant beaucoup d'argent dans
 son chapeau.*

HECTOR.

PAR votre ordre, Monsieur, j'ay vû Monsieur
 Geronte :

Qui de notre Memoire a fait fort peu de compte,
 Sa monnoye est frapée avec un vilain coin,
 Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
 J'ay vû chemin faisant aussi Monsieur Dorante,
 Morbleu qu'il est fâché !

VALERE *comptant toujours.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR.

La Flote est arrivée avec les Galions,
 Cela va diablement hauffer nos actions.
 J'ay veu pareillement par votre ordre Angélique ;
 Elle m'a dit . . .

Sans le
 J'auron
 Cette fil
 Damon
 Monfieur
 Je parle
 Ah ! d'
 On n'y
 Et que j
 A te di
 Comm
 Quelle
 Ay-je t
 Vous i
 Vous v
 Ah ! jug
 J'aime
 J'ay fait
 Je ne su
 Des par
 Tour ce
 Et le lib
 Il n'est
 Que ce

COMÉDIE.

55

VALERE *frapant du pied.*

Morbleu ce dernier coup me pique ,
Sans les cruels revers de deux coups inouis ,
J'aurois encor gagné plus de deux cens Louis.

HECTOR.

Cette fille , Monsieur , de votre amour est folle.

VALERE *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens sur sa parole.

HECTOR *le tirant par la manche.*

Monsieur , écoutez-moy , calmez un peu vos sens ,
Je parle d'Angelique , & depuis fort long-temps.

VALERE.

Ah ! d'Angelique ! hé bien , comment suis-je avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux ; ah , Monsieur , qu'elle est
belle ,

Et que j'ay de plaisir à vous voir racroché !

VALERE.

A te dire le vray , je n'en suis pas fâché.

HECTOR.

Comment ? quelle froideur s'empare de votre ame ?

Quelle glace ; tantôt vous étiez tout de flame.

Ay-je tort , quand je dis que l'argent de retour

Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?

Vous vous sentez en fond , *Ergo* plus de maîtresse.

VALERE.

Ah ! juge mieux , Hector , de l'amour qui me presse.

J'aime autant que jamais : mais sur ma passion

J'ay fait en te quittant quelque reflexion.

Je ne suis point du tout né pour le mariage :

Des parens , des enfans , une femme , un ménage ,

Tout cela me fait peur , j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector , en verité ,

Il n'est point dans le monde un état plus aimable ,

Que celui d'un Joueur ; sa vie est agreable ,

C iiii

Ses jours sont enchaînez par des plaisirs nouveaux,
Comedie, Opera, bonne chere, cadeaux,
Il traîne en tous les lieux la joye & l'abondance;
On voit regner sur luy l'air de magnificence,
Tabatieres, bijoux, sa poche est un tresor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour mille belles
Luy font la cour par lettre, & l'invitent chez elles,
La porte à son aspect s'ouvre à deux grands battans,
Là vous trouvez toujours des gens divertissans,
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,
Et qui fut le prochain vous tirent à cartouche;
Des oisifs de métier, & qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux;
Des Lucreces du temps, là, de ces filles veuves,
Qui veulent imposer & se donner pour neuves,
De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler,
Des plaisans qui font rire avant que de parler.
Plus agreablement peut-on passer la vie?

HECTOR.

D'accord, mais quand on perd, tout cela vous en-
nuye.

VALERE.

Le jeu rassemble tout, il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paisible Bourgeois.
La femme du Banquier dorée & triomphante,
Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.
Là, sans distinction on voit aller de pair
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;
Et quoy qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on vange les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voila donc en grace avec l'argent comptant.
Tant mieux, pour se conduire en bonne politique,

COMEDIE.

57

Il faudroit retirer le portrait d'Angelique.
VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous sçavez...

VALERE.

Je dois jouïr tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

Oh, non, c'est un deposit.

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abry des orages,
S'il vous plaisoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoy, je te dois...

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,

Je n'ay pas en cinq ans encor receu cinq sous.

VALERE.

Mon Pere te payera, l'article est au memoire.

HECTOR.

Votre Pere? Ah! Monsieur, c'est une mer à boire,
Son argent n'a point cours, quoy qu'il soit bien de
poids.

VALERE.

Va, j'examineray ton compte une autre fois.

J'entens venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre Selliere,

Elle a flairé l'argent.

VALERE *mettant promptement son argent dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monsieur Galonier votre honnête Tailleur.

Cv



SCENE VI.

Mad. ADAM, Mr. GALONIER,
VALERE, HECTOR.

VALERE.

Quel contre-temps : Je suis votre humble servi-
teur :

Bonjour, Madame Adam, quelle joye est la mienne!
Vous voir ! c'est du plus loin parbleu qu'il me sou-
vienné.

Mad. ADAM.

Je viens pourtant icy souvent faire ma cour,
Mais vous jôiez la nuit, & vous dormez le jour.

VALERE.

C'est pour cette caleche à velours à ramage ?

Mad. ADAM.

Ouy, s'il vous plaît.

VALERE.

Je suis fort content de l'ouvrage,

Il faut vous la payer... Songe par quel moyen

Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

Vous Monsieur Galonier, quel sujet vous ameine ?

GALONIER.

Je viens vous demander...

HECTOR.

Vous prenez trop de peine.

GALONIER.

Vous...

HECTOR.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

GALONIER.

Si...

COMEDIE.

59

HECTOR.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

GALONIER.

Jc...

HECTOR.

Vous consez si mal...

Mad. ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoy ! vous la mariez ? Elle est vive & gentille ,
Et son époux futur doit en être content.

Mad. ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comp-
tant.

VALERE.

Je veux , Madame Adam , mourir à votre veuë ,
Si j'ay...

Mad. ADAM.

Depuis long-temps cette somme m'est deuë.

VALERE.

Que je sois en maraut deshonoré cent fois ,
Si l'on m'a veu toucher un sou depuis six mois.

HECTOR.

Ouy , nous avons tous deux par pieté profonde
Fait vœu de pauvreté , nous renonçons au monde.

GALONIER.

Que votre cœur pour moy se laisse un peu toucher ,
Notre femme est , Monsieur , sur le point d'ac-
coucher :

Donnez-moy cent écus sur & tant moins des dettes.

HECTOR.

Et de quoy Diable aussi , du métier dont vous êtes ,
Vous avisez-vous-là de faire des enfans ?
Faites-moy des habits.

GALONIER.

Seulement deux cens francs.

VALERE.

Et mais... si j'en avois... comptez que dans la vie

C v

LE JOUEUR,

Personne de payer n'eut pas jamais tant d'envie.
Demandez. .

HECTOR.

S'il avoit quelque deniers comptans,
Ne me payeroit-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Mad. ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc , Monsieur , que je
revienne ?

VALERE.

Mais, quand il vous plaira. Dès demain, que sçait-on?

HECTOR.

Je vous avertiray quand il y fera bon.

GALONIER.

Pour moy , je ne fors point d'icy qu'on ne m'en
chasse.

HECTOR.

Non , je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALERE.

Ecoutez, je vous dis un secret qui , je croy ,
Vous plaira dans la suite autant & plus qu'à moy ;
Je vais me marier tout-à fait , & mon pere
Avec mes Creanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup. . .

Mad. ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant ;
Montrez-nous les talons.

GALONIER.

Monsieur , ce mariage

Se fera-t-il bien-tôt ?

HECTOR.

Tout au plûtôt. J'enrage.

Mad. ADAM.

Sera-ce dans ce jour ?

COMEDIE.

71

HECTOR.

Nous l'esperons , adieu ;
Sortez , nous attendons la future en ce lieu ,
Si l'on vous trouve icy vous gâterez l'affaire.

Mad. ADAM.

Vous me promettez donc . . .

HECTOR.

Allez , laissez-moy faire.

Mad. ADAM & GALONIER *ensemble.*

Mais Monsieur . . .

HECTOR *les mettant dehors.*

Que de bruit ! oh parbleu , détez.



SCENE VII.

VALERE , HECTOR.

HECTOR *riant.*

Voila des Creanciers assez bien regalez.
Vous devriez pourtant , en fond comme vous êtes . . .

VALERE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

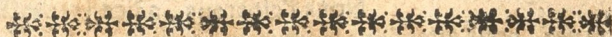
Ah ! je ne dois donc plus m'étonner desormais ,
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.
Mais voici le Marquis , ce Heros de tendresse.

VALERE.

C'est-là le soupirant ? . . .

HECTOR.

Ouy , de notre Comtesse.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, VALERE,
HECTOR.

LE MARQUIS.

Q Ue ma chaise se tienne à deux cens pas d'ici ;
Et vous , mes trois Laquais , éloignez-vous aussi ,
Je suis *incognito*.

HECTOR.

Que pretend-il donc faire ?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas vous , Monsieur , qui vous nommez
Valere ?

VALERE.

Ouy , Monsieur , c'est ainsi qu'on m'a toujours
nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur , j'en suis parbleu charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALÈRE.

Va-t-en.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Va-t-en , faut-il te le redire ?



LE M

Scaver

Courage
Il craint.Et si vous
Avec Du

qu

Et tout ce

Petits M

J'évén

Je m'éri

Je suis le

Je suis p

Je ne me

De cent j

J'ay la b

Mes aye

Mon tris

J'ay le vo

Vous vo

On le vo
Jetté sa
J'ay tr

SCENE IX.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

Sçavez-vous qui je suis?

VALERE.

Je n'ay pas cet honneur.

LE MARQUIS.

Courage, allons Marquis, montre de la vigueur,
 Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la Ville;
 Et si vous l'ignorez, sçachez que je faulfe
 Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Mar-
 quis,

Et tout ce que la Cour offre de plus exquis:
 Petits Maistres de robe à courte & longue queue,
 J'évente les beautez, & leur plais d'une lieue;
 Je m'érige aux repas en Maistre Architeclin,
 Je suis le Chanonnier & l'ame du festin:
 Je suis parfait en tout, ma valeur est connue,
 Je ne me bats jamais qu'aussi-tôt je ne tuë,
 De cent jolis combats je me suis démêlé;
 J'ay la botte trompeuse, & le jeu tres broüillé;
 Mes ayeux sont connus, ma race est ancienne:
 Mon trisayeul étoit Vice-Baillif du Maine;
 J'ay le vol du chapon: ainsi dés le berceau
 Vous voyez que je suis Gentilhomme Manceau.

VALERE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ay sur certaine femme
 Jeté sans y songer quelque amoureuse flâme.
 J'ay trouvé la matiere assez seche de foy:

LE JOUEUR,

Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
 Vous le croyez sans peine, on est fait d'un modèle
 A prétendre hypothèque à fort bon droit sur elle;
 Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
 C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALERE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALERE.

Moy ?

LE MARQUIS.

Que sans respecter ny rang, ny qualité,
 Vous nourrissez dans l'ame une velleité
 De me barrer son cœur.

VALERE.

C'est pure médifance,
 Je sçay ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS.

Il tremble. Sçavez-vous, Monsieur du Lansquenier,
 Que j'ay de quoy rabattre icy votre caquet ?

VALERE.

Je le sçay.

LE MARQUIS.

Vous croyez en votre humeur caustique,
 En agir avec moy comme avec l'as de pique.

VALERE.

Moy, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Il me craint. Vous faites le plongeon,
 Petit Noble à nasarde, enté sur sauvageon.

(Valere enfonce son chapeau.)

Je croy qu'il a du cœur, je retiens ma colere:

Mais...

VALERE *mettant sa main sur son épée.*

Vous le voulez donc, il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon, bon | je ris.

COMEDIE.

65

VALERE.

Vos ris ne font point de mon goût,
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout.
Vous estes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALERE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALERE *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur le champ si les Vice baillifs
Sont si francs du collier, que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

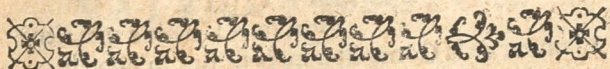
Mais faut-il nous brouïller pour un sot point de
gloire ?

VALERE.

Oh ! le vin est tiré, Monsieur, il le faut boire.

LE MARQUIS *criant.*

Ah, ah ! je suis blessé.



SCENE X.

HECTOR, VALERE,
LE MARQUIS.

HECTOR.

Quels desseins emportez...

LE MARQUIS *mettant l'épée à la main.*
Ah, c'est trop endurer.

HECTOR.

Ah, Monsieur ! arrêtez.

LE JOUEUR,
LE MARQUIS.

Laissez-moy donc.

HECTOR.

Tout beau.

VALERE.

Cesse de le contraindre,

Va , c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR.

Quel sujet...

LE MARQUIS *fierement.*

Votre Maître a certains petits airs ,

Doucement.

Et prend mal à propos les choses de travers.
On vient civilement , pour s'éclaircir d'une doute ,
Et Monsieur prend la chèvre , il met tout en déroute ,

Fait le petit mutin : oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR.

Mais encor quel sujet ?

LE MARQUIS.

Quel sujet ! moins que rien :

L'amour de la Comtesse auprès de luy m'appelle.

HECTOR.

Ah , diable ! c'est avoir une vieille querelle.
Quoy ! vous osez , Monsieur , d'un cœur ambitieux ,
Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux ?
Attaquer la Comtesse , & nous le dire encore ?

LE MARQUIS.

Bon , je ne l'aime pas , c'est-elle qui m'adore.

VALERE.

Oh , vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira ,
C'est un bien que jamais on ne vous enviera ;
Vous êtes en effet un Amant digne d'elle ,
Je vous cede les droits que j'ay sur cette belle.

HECTOR.

Ouy , les droits sur le cœur , mais sur la bourse , non.

COMEDIE.
LE MARQUIS.

67

Je le sçavois bien , moy , que j'en aurois raison :
Et voila comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR.

N'aurez-vous point besoin d'un peu d'eau vulne-
raire ?

LE MARQUIS.

Je suis ravy de voir que vous ayez du cœur ,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur , vous & moy nous en valons deux autres ;
Je suis de vos amis.

VALERE.

Je ne suis pas des vôtres.

SCENE XI.

VALERE , HECTOR.

VALERE.

Voila donc ce Marquis , cet homme dange-
reux ?

HECTOR.

Ouy , Monsieur , le voila.

VALERE.

C'est un grand malheureux.

Je crains que mes Joüeurs ne soient sortis du gîte ,
Ils ont trop attendu , j'y retourne au plus vite.
J'ay dans le cœur , Hector , un bon pressentiment ,
Et je dois aujourd'huy gagner assurément.

HECTOR.

Votre cœur est , Monsieur , toujours infatigable.
Ces inspirations viennent souvent du diable ;
Je vous en avertis , c'est un futé matois.

LE JOUEUR,
VALERE.

Elle m'ont réüssi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau. . .

VALERE.

Paix: tu veux contredire.

A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire ?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre amour.

VALERE.

Non.

HECTOR.

Il m'en parlera peut-être à son retour.

*Fin du troisième Acte.*6666
9999

A

SCE

ANG

Valere n'est p
dissent pour
ce homme

temps le g

letemp; aug

de combats

chant

Tu prendrai

est des ne

Qu'en cheri

la raison, l

soi le bo



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.



N vain vous m'opposez une indigne
tendresse,

Je n'ay vû de mes jours avoir tant de
moleste.

Je ne puis sur ce point m'accorder
avec vous.

Valere n'est point fait pour être votre époux,
Il ressent pour le jeu des fureurs nômpareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGELIQUE.

Le temps le guerira de cet aveuglement.

NERINE.

Le temps; augmente encore en un tel attachement.

ANGELIQUE.

Ne combats plus, Nerine, une ardeur qui m'en-
chante,

Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante

Il est des nœuds formez sous des astres malins,

Qu'en cherit malgré soy: je cede à mes destins,

La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire,

Je voi le bon parti, mais je prens le contraire,

LE JOUEUR,
NERINE.

Hé, bien, Madame, soit, contentez votre ardeur,
J'y consens, acceptez pour époux un Joueur,
Qui pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire;
Toujours triste, ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme, qu'un époux qui flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchez tous les jours de sa
vie,

Prend pour argent comptant d'un usurier fripon
Des singes, des pavez, un chantier, du charbon ?
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle
Qui va, revient, retourne, & s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger;
Quand après quelque temps, d'intérêt surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartez,
Des diamans du Temple, & des plats argentez;
Tant que dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, & voit en moins d'un an
Ses terres en decret, & son lit à l'encan.

ANGELIQUE.

Je ne veux point icy m'affliger par avance,
L'événement souvent confond la prévoyance,
Il quittera le jeu.

NERINE.

Quiconque aime, aimera,
Ei quiconque a joié, toujours joié, & joiëra.
Quelque Docteur l'a dit, ce n'est point menterie;
Et si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possède, & mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brellan.
Nous le sçaurons d'Hector, qu'icy je voy paroître.

SCENE II.

HECTOR, ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

TE voila bien souffant : en quels lieux est ton Maître ?

HECTOR *embarrassé.*

En quelque lieu qu'il soit, je répons de son cœur.
Il sent toujours pour vous la plus sincere ardeur.

NERINE.

Ce n'est point-là, maraut, ce que l'on te demande.

HECTOR *voulant s'échaper.*

Maraut ! je voy qu'icy je suis de contrebande.

NERINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le temps me presse, adieu.

NERINE.

Tout doux : n'est il pas vray qu'il est en quelque lieu,

Où courant la hazard...

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie.

Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGELIQUE.

Tien, voila dix Loijis : Ne me mens pas, dis-moy
S'il n'est pas vray qu'il joüe à present.

HECTOR.

Oh ma foi

Il est bien revenu de cette folle rage,

Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

LE JOUEUR,
ANGELIQUE.

Avec ces faux soupçons, Nerine, hé bien tu vois ?

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'huy pour la dernière fois.

ANGELIQUE.

Il joueroit donc ?

HECTOR.

Il jouë, à dire vray, Madame ;

Mais ce n'est proprement que par noblesse d'ame ;

On voit qu'il se défait de son argent exprès ;

Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NERINE.

Hé bien, ai-je raison ?

HECTOR.

Son mauvais fort, vous dis-je,

Mieux que tous vos discours aujourd'huy le corrigé.

ANGELIQUE.

Quoy...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité ?

Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté !

Il sçait que l'homme est foible ; il se met en défense.

Pour moy je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGELIQUE.

Quoy, ton maître joueroit au mépris d'un serment...

HECTOR.

C'est la dernière fois, Madame, absolument.

On le peut voir encor sur le champ de bataille ;

Il frappe à droit, à gauche, & d'estoc & de taille ;

Il se défend, Madame, encor comme un lion.

Jel'ay vû dans l'effort de la convulsion,

Maudissant les hazards d'un combat trop funeste,

De sa bourse expirante il ramassoit le reste,

Et paroissant encor plus grand dans son malheur,

Il vendoit cher son sang & sa vie au vainqueur.

ANGELIQUE.

COMEDIE.
ANGELIQUE.

73

Pourquoy l'as-tu quitté dans cette décadence ?
HECTOR.

Comme un Ayde de Camp , je viens en diligence
Appeller du secours ; il faut faire approcher
Notre corps de reserve , & je m'en vais chercher
Deux cent Louis qu'il a laissez dans sa cassette.

NERINE.

Hé bien , Madame , hé bien , êtes-vous satisfaite ?

HECTOR.

Les partis sont aux mains , à deux pas on se bat ,
Et les momens sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernieres ,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme Auxiliaires.

Il sort.



SCENE III.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

Vous l'entendez , Madame. Après cette action ,
Pour Valere armez-vous de belle passion ;
Cédez à votre étoile , époulez-le : j'enrage
Lorsque j'entens tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante qui vient . . .

ANGELIQUE.

Ah ! sortons de ces lieux ,
Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.

Elle s'en va.



D



SCENE VI.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

HE quoy, vous me fuyez ? daignez au moins
m'apprendre. . .

Et toy, Nerine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?
Veux-tu de ta Maîtresse imiter la rigueur ?

NERINE.

Non, Monsieur, je vous sers toujours avec vigueur,
Laissez-moy faire. *Elle sort.*

DORANTE.

O Ciel ! ce trait me desespere,
Je veux approfondir un si cruel mystere.



SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE

LA COMTESSE.

OU courez-vous, Dorante ?

DORANTE.

O contre-temps fâcheux !

Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,

COMEDIE.

75

ay deux mots à vous dire, & votre ame contente...
 Mais non, retirez vous, un homme m' pouvant,
 ombre d'un tête à tête, & dedans & dehors,
 se fait même en Eté frissonner tout le corps.

DORANTE.

obéis...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide
 e respect à l'amour sçaura servir de bride,
 est-il pas vray ?

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En ce temps les Amans

és du sexe d'abord sont si gesticulans...
 uoyqu'on soit vertueuse il faut telle paroître,
 cela quelquefois coute bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En verité j'ay le cœur douloureux,
 et Angelique si mal reconnoisse vos feux :
 si je n'avois pas une vertu severe,
 qui me fait renfermer dans un veuvage austere,
 e pourrois bien... Mais non, je ne puis vous oïir.
 vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis & tendre
 le feront que m'aigrir au lieu de me surprendre ;
 anissons la tendresse, il faut la supprimer ;
 e ne puis en un mot me refoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en verité je n'en ai nulle envie,
 t veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avoué, un fort sot compliment,

Dij

Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer
d'amant ?

J'ay mille adorateurs qui briguent ma conquête,
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah ! vous le prenez-là sur un fort joly ton,
En verité.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon.

DORANTE.

Le respect...

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place,
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirans pouvoient me negliger,
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.
Du respect ! du respect ! ah le plaisant visage !

DORANTE.

J'ay crû que vous pouviez l'inspirer à votre âge ;
Mais Monsieur le Marquis qui paroît en ces lieux
Ne fera pas peut-être aussi respectueux.

LA COMTESSE.

Je suis au desespoir, je n'ay vû de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient, il faut m'assurer un parti,
Et je n'en pretens pas avoir le démenti.



SCENE VI.

LE MARQUIS , LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A Mon bonheur enfin , Madame , tout conspire,
 Vous êtes toute à moy.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ,

Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent.

Que je suis & seray votre seul conquérant ;
 Que si vous ne battez au plutôt la chamade ,
 Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moy , que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous , sans façon ,

A Valere de près j'ay serré le bouton ,
 Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE.

Hé , le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh palfambleu , Madame ,

Il seroit un Achille , un Pompée , un Cesar ,
 Je vous le conduirois poings liez à mon char.
 Il ne faut point avoir de moleste en sa vie ,
 Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond , j'en ay l'ame ravie.

Vous ne connoissez pas , Marquis , tout votre mal ,

D iij

LE JOUEUR,

Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvrez un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire,
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une
heure?

Qui bâtit un Palais sur lequel on a mis,
Dans un grand marbre noir, en or, l'Hôtel Damis,
Luy qui voyoit jadis imprimé sur sa porte
Bureau du pied-fourché, chair falée & chair morte;

Qui dans mille portraits expose ses ayeux,
Son pere, son grand-pere, & les place en tous lieux,
En sa maison de Ville, en celle de Campagne,
Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne,

Et de ceux de Poitou, d'autant que pour certain,
L'un s'appelloit Champagne, & l'autre Poitevin?

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce Sénateur, cet Adonis de Robe,
Ce docteur en soupez, qui se taît au palais,
Et sçait sur des ragoûts prononcer des arrêts:
Qui juge sans appel sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne;

Qui de livres de Droit toujours débarassé,
Porte cuisine en poche, & poivre concassé?

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'est Dorante, & j'ay sceu m'en défaire.

COMEDIE.

79

LE MARQUIS.

Quoy Dorante ! cet homme à maintien debonnaire,

Ce croquant qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est luy-même.

LE MARQUIS.

Eh ! parbleu, vous deviez m'avertir,

Nous nous serions parlez sans sortir de la sale ;

Je ne suis pas méchant : mais, sans bruit, sans scandale,

Sans luy donner le temps seulement de crier,

Pour luy votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,

On pourroit. . .

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoy qu'un engagement m'ait toujours fait horreur,

On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu volontiers. Vous me chatouillez l'ame.

Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement ?

LA COMTESSE.

Quoy, vous pretendriez, si j'avois la foiblesse. . .

LE MARQUIS.

Ah ma foy, l'on n'a plus tant de délicatesse,

On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut.

Le mariage suit, & vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je pretens que l'hymen soit le but de l'affaire,

D iij

LE JOUEUR,

Et ne donne mon cœur que pardevant Notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoy que cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.

Je croy que nos deux cœurs seront toujours fidel-
les.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, nous vivrons comme deux Tourterel-
les.

Pour vous porter, Madame, un cœur tout dé-
gagé, *no.*

Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautez fans nombre à qui mon cœur renou-
ce,

Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE.

A dieu, fasse le Ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour.



SCENE VII.

LE MARQUIS *seul.*

HE bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton mé-
rite,

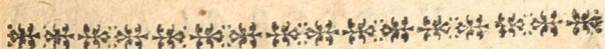
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toy sollicite,
Tu dois être content de toy par tout pays,

COMEDIE.

81

On le feroit à moins : allons , saute Marquis.
 Quel bonheur est le tien ! Le Ciel à ta naissance
 Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
 Tu fus , je croy , paîtri par les mains de l'amour ,
 N'es-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la Cour
 Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine ,
 Une jambe mieux faite , une taille plus fine ;
 Et pour l'esprit , parbleu , tu l'as des plus exquis :
 Que te manque-t-il donc ? Allons , saute Marquis.
 La Nature , le Ciel , l'amour , & la fortune
 De tes prosperitez font leur cause commune ;
 Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits ,
 Tu chantes , danfes , ris , mieux qu'on ne fit ja-
 mais.

Les yeux à fleur de tête , & les dents assez belles ,
 Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
 Prés du sexe tu vins , tu vis , & tu vainquis ,
 Que ton sort est heureux ! allons , saute Marquis.



SCENE VIII.

HECTOR , LE MARQUIS.

HECTOR.

Atendez un moment. Quelle ardeur vous
 transporte ?
 Hé quoy ! Monsieur , tout seul vous sautez de la
 forte ?

LE MARQUIS.

C'est un pas de balet que je veux repasser.

HECTOR.

Mon Maître qui me suit , vous le fera danfer ,
 Monsieur , si vous voulez.

Dv

R,
 Notaire.
 chemin ,
 lendemain.
 felicité ,
 merite ,
 te à la main
 ain.
 E.
 toujours
 deux Tours
 cœur tour
 gé
 non cœur
 réponse.
 E.
 dans ce jour
 t amour.
 VII.
 S seul.
 tout rit à ton
 r toy sollicite,
 pays ,



LE JOUEUR,
LE MARQUIS.

Que dis-tu là , ton Maître

HECTOR.

Ouy , Monsieur , à l'instant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-temps m'arrêter,
Pour cause nous devons tous deux nous éviter ;
Quand ma verve me prend je ne suis plus traitable,
Il est brutal , je suis emporté comme un diable ,
Il manque de respect pour les Vice-baillifs ,
Et nous aurions du bruit. Allons , saute , Marquis.



SCENE IX.

HECTOR *seul.*

Al lons , saute Marquis. Un tour de cette sorte,
Est volé d'un Gascon , ou le diable m'emporte.
Il vient de la Garonne. Oh parbleu, dans ce temps
Je n'aurois jamais cru les Marquis si prudens.
Je ris : & cependant mon Maître à l'agonie,
Cede en un lansquenet à son mauvais genie.
Le voicy , ses malheurs sur son front sont écrits ,
Il a tout le visage & l'air d'un premier-pris.





S C E N E X.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

NON, l'Enfer en courroux, & toutes ses furies
 N'ont jamais exercé de telles barbaries.
 Je te louë, ô destin, de tes coups redoublez,
 Je n'ay plus rien à perdre, & tes vœux sont com-
 blez;

Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
 Tu ne peux rien sur moy, cherche une autre victi-
 me.

HECTOR.

Il est sec.

VALERE.

De serpens mon cœur est devoré,
 Tout semble en un moment contre moy conjuré.

(Il prend Hector à la cravatte.)

Parle, as-tu jamais veu le sort & son caprice
 Accabler un mortel avec plus d'injustice,
 Le mieux assassiner ? Perdre tous les partis,
 Vingt-fois le coupe-gorge, & toujours premier
 pris !

Répond-moy donc, bourreau ?

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vû de tes jours trahison aussi haute ?
 Sort cruel ! ta malice a bien sçû triompher,
 Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
 Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre,
 Confus, desespéré, je suis prêt à me pendre.

D vj

LE JOUEUR,
HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sot,
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALERE.

Que la foudre t'écrase.

Ah, charmante Angelique! en l'ardeur qui m'em-
brase,

A vos seules bontez je veux avoir recours,
Je n'aimeray que vous, m'aimeriez-vous toujours?
Mon cœur dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puis qu'enfin il vous
aime.

HECTOR.

Notre bourse est à fond, & par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALERE.

Calmons le desespoir où la fureur me livre,
Approche ce fauteuil, va me chercher un Livre.

HECTOR.

Quel Livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALERE.

Celuy qui te viendra le premier sous la main,
Il m'importe peu, prens dans ma Bibliotheque.

HECTOR.

Voila Senèque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Senèque?

VALERE.

Ouy, ne sçais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé! vous n'y pensez pas,
Je n'ay lû de mes jours que dans des Almanachs.

VALERE.

Ouvre, & lis au hazard.

COMEDIE.

HECTOR.

Je vais le mettre en pieces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

CHAPITRE VI. Du mépris des richesses.

*La fortune offre aux yeux des brillants mensongers,
Tous les biens d'icy-bas sont faux & passagers,
Leur possession trouble, & leur perte est legere,
Le Sage gagne assez quand il peut s'en defaire.
Lorsque Seneque fit ce Chapitre eloquent,
Il avoit, comme vous, perdu tout son argent.*

VALERE *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'é-
leve

Des mouvemens de rage. (*Il s'assied.*) Allons,
poursuis, acheve.

HECTOR.

*L'or est comme une femme, on n'y sçauroit toucher,
Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.
L'un & l'autre en ce temps, si-tôt qu'on les manie,
Sont deux grands remoras pour la Philosophie.
N'ayant plus de Maîtresse, & n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le sou.*

VALERE.

De mon sort desormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angelique. Acheve ton Chapitre.

HECTOR.

Que faut-il ?...

VALERE.

Je benis le sort & ses revers,

Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos
fers.

Finy donc.

HECTOR.

*Que faut-il à la nature humaine ?
Moins on a de richesse, & moins on a de peine.
C'est posséder les biens que sçavoir s'en passer.*

Que ce mot est bien dit , & que c'est bien penser !
Ce Seneque , Monsieur , est un excellent homme ,
Etoit-il de Paris ?

V A L E R E.

Non , il étoit de Rome.

Dix fois à carte triple estre pris le premier !

H E C T O R.

Ah ! Monsieur ! nous mourrons un jour sur un
fumier.

V A L E R E.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre,
J'ay cent moyens tout prêts pour m'empêcher de
vivre ,
La riviere , le feu , le poison & le fer.

H E C T O R.

Si vous vouliez , Monsieur , chanter un petit air ,
Votre Maître à chanter est icy ; la Musique
Peut- être calmeroit cette humeur frenetique.

V A L E R E.

Que je chante ?

H E C T O R.

Monsieur.

V A L E R E.

Que je chante , Bourreau !

Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moy désormais devient insupportable.

H E C T O R.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agreable.
Qu'un Joüeur est heureux ! sa poche est un trésor ,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or ,
Disez-vous.

V A L E R E.

Ah ! je sens redoubler ma colere.

H E C T O R.

Monsieur , contraignez-vous , j'apperçois votre
perc.



SCENE XI.

GERONTE, VALERE,
HECTOR.

GERONTE.

Pour quel sujet, mon fils, criez vous donc si fort ?

Est-ce toy, malheureux, qui causes son transport ?

VALERE.

Non pas, Monsieur.

HECTOR.

Ce sont des vapeurs de Morale,
Qui nous vont à la tête, & que Senèque exhale.

GERONTE.

Qu'est-ce à dire, Senèque ?

HECTOR.

Ouy, Monsieur, maintenant
Que nous ne joïons plus, notre unique ascendant
C'est la Philosophie, & voila notre Livre,
C'est Senèque.

GERONTE.

Tant mieux, il apprend à bien vivre,
Son Livre est admirable, & plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah ! si vous aviez lû son traité des Richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ses Maîtresses ;
Comme la femme icy n'est qu'un vray Remora,
Et que lorsqu'on y touche... on en demeure-là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos
ames...

Ah ! que ce Livre-là connoissoit bien les femmes !

GERONTE.

Hector en peu de temps est devenu Docteur.

HECTOR.

Ouy , Monsieur , je sçauray tout Senèque par cœur.

GERONTE.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience ,
Pour vous dire , mon fils , que votre hymen s'avance :

Je quitte le Notaire , & j'ay vû les parens ,
Qui d'une & d'autre part me paroissent contens ;
Vous avez vû , je croy , Angelique , & j'espère
Que son consentement. . .

VALERE.

Non pas encor , mon pere ,

Certaine affaire m'a. . .

GERONTE.

Vrayment , pour un Amant

Vous faites voir , mon fils , bien peu d'empressement

Courez-y , dites-luy que ma joye est extrême ;
Que charmé de ce nœud , dans peu j'iray moy-même

Luy faire compliment , & l'embrasser. . .

HECTOR.

Tout doux,

Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALERE.

Penetré des bontez de celui qui m'envoye ,
Je vais de cet employ m'acquitter avec joye.

HECTOR.

Il vous plaira toujours d'être memoratif
D'un papier que tantôt d'un air rébarbatif ,
Et même avec scandale. . .

GERONTE.

Ouy da , laisse-moy faire ,

Le mariage fait , nous verrons cette affaire.

COMEDIE.
HECTOR.

89

J'iray donc sur ce pied vous visiter demain ?

Il sort.

GERONTE.

Graces au Ciel, mon fils est dans le bon chemin.

Par mes soins paternels il surmonte la pente

Où l'entraînoit du jeu la passion ardente.

Ah! qu'un Pere est heureux qui voit en un mo-
ment

Un cher fils revenir de son égarement !

Fin du quatrième Acte.

s femmes!

cteur.

Senèque par

tience,
re hymen s'e-

ens,
nt contens;
& j'espère

or, mon pere,

ur un Amant
peu d'emprê-

extrême;
j'iray moy-mê-

t...

Tout douc
e vous.

voye,
ec joye.

atif
batif,

iffe-moy faire,
ffaire.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGEIQUE,
NERINE.

DORANTE.



H, Madame, cessez d'éviter ma présence,

Je ne viens point, armé contre votre inconstance,

Faire éclater icy mes sentimens jaloux,

Ny par des mots piquans exhaler mon courroux.

Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie.

Votre legereté veut que je vous oublie :

Mais loin de condamner votre cœur inconstant,

Je suis assez vangé si j'en puis faire autant.

ANGELIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate,

Je merite les noms de volage, d'ingrate :

Mais enfin de l'amour l'imperieuse loy,

A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moy.

J'en prévoiy les dangers ; mais un sort tyrannique...

DORANTE.

Votre cœur est hardy, genereux, heroïque :

COMEDIE.

91

Vous voyez devant vous une abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, Madame, d'y courir.

NERINE.

Quand j'en devrois mourir, je ne puis plus me taire,
Je vous empêcheray de terminer l'affaire;
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moy mon congé:
Je suis fille d'honneur, je ne veux pas qu'on dise
Que vous ayez sous moy fait pareille sottise;
Valere est un indigne, & malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il jouë impunément.

ANGELIQUE.

En faveur de mon foible il faut luy faire grace;
De la fureur du jeu veux tu qu'il se dé fasse,
Hélas! quand je ne puis me défaire aujourdhuy
Du lâche attachement que mon cœur a pour luy?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les é-
teindre,
Je ne suis point, Madame, icy pour vous contrain-
dre,
Mon Neveu vous épouse & je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCENE II.

Me. LA RESSOURCE, ANGELIQUE,
DORANTE, NERINE.

NERINE.

MADAME la Ressource icy! qu'y viens-tu fai-
re?

Mad. LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire...
On tâche autant qu'on peut dans son petit trafic

A gagner ses dépens en servant le public.

ANGELIQUE.

Cette Nerine-là connoît toute la France.

NERINE.

Pour vivre il faut avoir plus d'une connoissance.

C'est une illustre au moins, & qui sçait en secret

Couler adroitement un amoureux poulet.

Habile en tous métiers, intrigante parfaite,

Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achete,

Met à perfection un hymen ébauché,

Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moy toujours se renouvelle,

Vous avez si bon cœur. . .

NERINE.

Il fait bon avec elle,

Je vous en avertis. En bijoux & brillans,

En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le silence. . .

NERINE.

Bon, bon! tous les filoux sont de sa connoissance.

Mad. LA RESSOURCE.

Nerine rit toujours.

NERINE.

Montrez-nous votre écrain.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ay toujours quelques bijoux en main.

Régardez ce rubis; je vais en faire affaire

Avec & pardevant un Conseiller Notaire,

Pour certaine Chanteuse, on dit qu'il en tient-là.

NERINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opera.

Mais voicy la Comtesse.

Mad. LA RESSOURCE.

On m'attend, je vous quitte.

NERINE.

Non, non, sur vos bijoux j'ay des droits de visite.



SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
DORANTE, NERINE,
Mad. LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

Votre choix est-il fait ? peut-on enfin sçavoir
A qui vous pretendez vous marier ce soir ?

ANGELIQUE.

Ouy, ma sœur, il est fait, & ce choix doit vous
plaire,
Puis qu'avant moy pour vous vous avez sçû le
faire.

LA COMTESSE.

Apparemment, Monsieur est ce Mortel heureux,
Ce fidelle aspirant dont vous comblez les vœux.

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas pretendre.
Si Madame eût gardé son cœur pour le plus ten-
dre,

Plus que tout autre Amant j'aurois pû l'esperer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande, & se peut reparer.





SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
ANGÉLIQUE, DORANTE,
Me LA RESSOURCE, NERINE.

LE MARQUIS.

CHarmé de vos beautez, je viens enfin, Madame,
Icy mettre à vos pieds & mon corps & mon ame,
Vous serez par ma foy Marquisé cette fois,
Et j'ay sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Mad. LA RESSOURCE.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monfieur, je fuis ravie
De m'unir avec vous le refte de ma vie.
Vous êtes Gentilhomme, & cela me fuffit.

LE MARQUIS.

Je le fuis, du Deluge.

Mad. LA RESSOURCE.

Ouy, c'est luy qui le dit.

LE MARQUIS.

Et faifant avec moy cette heureufe alliance,
Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en
France

Ne tirera de vous, fi vous me l'ordonnez,
Des enfans de tout point mieux conditionnez.

Vous verrez fi je ments. à Mad. la Ressource. Ah! vous
voilà, Madame!

Et que faites-vous donc icy de cette femme?

NERINE,

Vous la connoiffez?

COMEDIE.
LE MARQUIS.

95

Moy ? je ne scay que c'est.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah, je vous connois trop, moy, pour mon interêt.
Quand vous refoudrez-vous, Monsieur le Gentil-
homme

Fait du temps du deluge, à me payer ma somme,
Mes quatre cens écus prêtez depuis cinq ans ?

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le temps !

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Eh, vous révez, ma mie.

Mad. LA RESSOURCE.

Voicy le grand-mercy, d'obliger des ingrats ;
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...
Baste...

LA COMTESSE.

Parlez, parlez.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, il est trop rude

D'aller de ses parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Ah, je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelier, sans moy,

On le verroit encor, vivre aux dépens du Roy.

NERINE.

Quoy, Monsieur le Marquis ?

Mad. LA RESSOURCE.

Luy Marquis ! c'est l'Epine,

Je suis Marquise donc, moy qui suis sa Cousine.

Son Pere étoit Huissier à Verge dans le Mans.

LE JOUEUR,
LE MARQUIS.

Vous en avez menty. Maugrebleu des parens.

Mad. LA RESSOURCE.

Mon Oncle n'étoit pas Huiffier, qu'il t'en souvien-
ne ?

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine.

NERINE.

Votre Pere étoit donc un Marquis exploitant ?

ANGELIQUE.

Vous aviez là, ma Sœur, un fort illustre Amant.

Mad. LA RESSOURCE.

C'est moy qui l'ay nourri quatre mois sans repro-
che,

Quand il vint à Paris en gues tres par le Coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sçait, mon Pere étoit
Huiffier,

Mais Huiffier à Cheval, c'est comme Chevalier.

Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,

Nous ne mettions à fin une si belle flâme ;

Jamais ce feu pour vous ne fut si violent,

Et jamais tant d'appas. . .

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS.

Insolent ! Moy qui dois honorer votre couche,

Et par qui vous devez quelque jour faire souche.

LA COMTESSE.

Sors d'icy, malheureux, porte ailleurs tes amours.

LE MARQUIS.

Ouy ! l'on agit de même avec les gens de Cour !

On reconnoît si mal le rang & le merite !

J'en suis parbleu ravy ; pour le coup je vous quitte,

J'ay pour briller ailleurs mille talens acquis,

Le Ciel vous tienne en joye ; allons, saute Marquis.

Il sort.

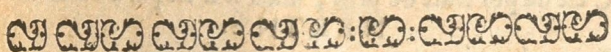
LA COMTESSE.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

97

Je n'y puis plus tenir, ma Sœur, & je vous laisse,
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains,
De for mais pour toujours je renonce aux humains.

Elle s'en va.



SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE,
NERINE, M. LA RESSOURCE.

DORANTE.

ILs prennent leur party.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante,

Je l'ay démarquisé bien loin de son attente,
J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis.

NERINE.

Vous auriez par ma foy bien à faire à Paris.
Il est tant de Traitans, qu'on voit depuis la guerre,
En modernes Seigneurs, sortir de dessous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De sa vieille mandille achette un Marquisat.

ANGELIQUE.

Vous avez découvert icy bien du mystere.

Mad. LA RESSOURCE.

De quoy s'avise-t-il de me rompre en visiere?
Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis
voir,

Madame se marie?

NERINE.

Ouy, vraiment, dès ce soir.

E

M. LA RESSOURCE *foüillant dans sa poche.*
 J'en ay bien de la joye. Il faut que je luy montre
 Deux pendans de brillans que j'ay là de rencontie ;
 J'en feray bon marché. Je croy que les voila,
 Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela,
 C'est un portrait de prix , mais il n'est pas à vendre.

NERINE.

Faites-le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, on doit me le reprendre.

NERINE *luy arrachant.*

Oh, je suis curieuse , il faut me montrer tout.
 Que les brillans sont gros ! ils sont fort de mon goût.
 Mais que vois-je , grands Dieux ! quelle surprise
 extrême !

Aurois-je la berlüé ? hé ma foy , c'est luy-même.

Ah ! *Elle fait un grand cry.*

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc , Nerine ? & te trouves-tu mal ?

NERINE.

Votre Portrait , Madame , en propre original.

ANGELIQUE.

Mon Portrait ? es-tu folle ?

NERINE *pleurant.*

Ah, ma pauvre Maîtresse,

Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse ?

Mad. LA RESSOURCE.

Que veut dire cecy ?

ANGELIQUE.

Tu te trompes ; voy mieux.

NERINE.

Regardez-donc vous même , & voyez par vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu ne te trompes point , Nerine , c'est luy-même ,
 C'est mon portrait , hélas ! qu'en mon ardeur ex-
 trême ,

Je viens de luy donner pour prix de ses amours ,

COMEDIE.

99

Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre Portrait ! il est à moy , sans vous déplaire,
Et j'ay presté dessus mille écus à Valere.

ANGELIQUE.

Juste Ciel !

NERINE.

Le fripon !

DORANTE *prenant le Portrait.*

Je veux aussi le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Ce Portrait m'appartient , & je prétens l'avoir :

DORANTE *prenant le Portrait.*

Laissez-moy le garder un moment , je vous prie ,
C'est la seule faveur qu'on m'a faite en ma vie.

ANGELIQUE.

C'en est fait , pour jamais je le veux oublier.

NERINE.

S'il met votre Portrait ainsi chez l'usurier ,
Estant encore Amant ; il vous vendra , Madame ,
A beaux deniers comptans quand vous serez
femme.

à Madame la Ressource.

Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas,
De grace éloignez-vous , & ne vous montrez pas.

M. LA RESSOURCE.

Mais pourquoy . . .

DORANTE.

Du Portrait ne foyez plus en peine.

Mad. LA RESSOURCE *se mettant derriere.*
Lorsque je le verray j'en seray plus certaine.





SCENE VI.

VALERE, ANGELIQUE, DORANTE,
NERINE, Mad. LA RESSOURCE,
HECTOR.

VALERE.

Quel bonheur est le mien ! enfin voicy le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré . . . Mais Ciel, quelle tristesse,
Nerine, a pû saisir ta charmante Maîtresse?
Est-ce ainsi que tantost . . .

NERINE.

Bon ! ne sçavez-vous pas,
Les filles sont, Monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALERE.

Hé quoy, changer si tôt.

ANGELIQUE.

Ne craignez point, Valere,
Les funestes retours de mon humeur legere ;
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur,
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre discours me charme, & me rassure !

NERINE.

Tu ne seras heureux par ma foy qu'en peinture.

ANGELIQUE.

Quiconque a mon Portrait, sans crainte de Rival,
Doit avoir la copie avec l'original.

VALERE.

Madame, en ce moment que mon ame est contente !

Ne contentez

Je veux ce

moy

Les decrets r

Votre bouch

Et mon cœur

De l'Arrest

Valere, vou

Jamais tant

Le Portrait

Et que votr

V

Soit . . . M

C'est mon c

Il joueroit

Vous sçave

Il verra m

Le triom

re.

V A

Puisque v

Mais je r

Vous voi

H

Ah, non

C'est v

COMEDIE.
ANGELIQUE.

101

Ne consentez-vous pas à ce party, Dorante ?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaist, vos ordres sont pour
moy

Les decrets respectez d'une suprême loy :
Votre bouche, Madame, a prononcé sans feindre,
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR.

De l'Arrest tout du long il va payer les frais.

ANGELIQUE.

Valere, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bontez...

ANGELIQUE.

Montrez donc sans attendre

Le Portrait que de moy vous avez voulu prendre,
Et que votre rival sçache à quoy s'en tenir.

VALERE *foüillant dans sa poche.*

Soit... Mais permettez-moy de vous desobéir.
C'est mon Oncle : en voyant de mon amour ce gage,
Il joiéroit à vos yeux un mauvais personnage.
Vous sçavez bien qui l'a.

ANGELIQUE.

Vous pouvez le montrer,

Il verra mon Portrait sans se desesperer.

DORANTE.

Le triomphe est trop beau, pour n'en pas faire gloi-
re.

VALERE *foüillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher ;

Mais je n'auray du moins rien à me reprocher.

Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR *appercevant Mad. la Ressource.*

Ah, nous sommes perdus, j'apperçois l'usuriere.

VALERE.

C'est votre faute, si.... (à Hector) Qu'as-tu fais
du Portrait ?

E ij

LE JOUEUR,
HECTOR.

Du Portrait ?

VALERE.

Ouy maraut, parle, qu'en as-tu fait ?

HECTOR *tournant la main par derriere
à Mad. la Ressource.*

Madame la Ressource, un moment sans paroître,
Prêtez-nous notre gage.

VALERE.

Ah chien ! ah double traître !

Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Il faut que ton trépas . . .

HECTOR *à genoux.*

Ah ! Monsieur, arrêtez, & ne me tuez pas.
Voyant dans ce Portrait Madame si jolie,
Je l'ay mis chez un Peintre, il m'en fait la copie.

VALERE.

Tu l'as mis chez un Peintre ?

HECTOR.

Ouy, Monsieur.

VALERE.

Ah ! maraut,

Va, cours me le chercher, & reviens au plutôt.

DORANTE *montrant le Portrait.*

Epargnez-luy ces pas. Il n'est plus temps de feindre,
Le voicy.

HECTOR.

Nous voila bien achevez de peindre.

Ah carogne !

VALERE.

Le Peintre . . .

ANGELIQUE.

Avec de vains détours,

Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

COMEDIE.

103

VALERE.

Madame, en verité, de telles épithetes
Ne me vont point du tout.

ANGELIQUE.

Perfide que vous êtes,
Ce Portrait que tantôt je vous avois donné,
Pour le gage d'un cœur le plus passionné;
Malgré tous vos sermens, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage.

VALERE.

Ah, qu'à vos yeux je meure...

ANGELIQUE.

Ah, cessez de vouloir plus long-temps m'outrager,
Cœur lâche!

HECTOR.

Nous devons tantôt le dégager,
Et contre mon avis vous avez fait la chose.

Mad. LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moy, je ne suis point la cause,
Et je prétens avoir mon Portrait, s'il vous plaist.

DORANTE.

Laissez-le-moy garder, j'en payerai l'interêt
Si fort qu'il vous plaira.

*****:*****

SCENE DERNIERE.

GERONTE, ANGELIQUE,
VALERE, DORANTE, NERINE,
M^e. LA RESSOURCE, HECTOR.

GERONTE.

Que mon ame est ravie,
De voir qu'avec mon Fils un tendre hymen vous lie!

J'attens depuis long-temps ce fortuné moment.

NERINE.

Son cœur ressent, je croy, le même empressement.

GERONTE.

De vous trouver icy je suis ravy, mon Frere,
Vous prenez, croyez-moy, comme il faut cette affaire,

Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'étoit en verité point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vray.

GERONTE.

Le Notaire en ce lieu va se rendre,
Avec luy nous prendrons le party qu'il faut prendre.

NERINE.

Oh par ma foy, Monsieur, vous ne prendrez qu'un rat,

Et le Notaire peut remporter son contrat.

GERONTE.

Comment donc ?

ANGELIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foiblesse
De rendre à votre Fils tendresse pour tendresse ;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon Portrait enfin son lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux ; & contre mon attente,
En ce moment, Monsieur, je me donne à Dorante.
Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah je suis trop heureux
Que vous vouliez encor

GERONTE à Hector.

Explique ce mystere.

Parle, toy, si tu veux,

HECTOR.

Oh, par ma foy, je n'ose,

Cerécit et

Parle donc

Le Portrai

Chez cette

Ou nous d

Sans voule

Sa folle pa

J'ay peine

Fils indign

Je ne veux

Et te donn

Le beau p

A

Si vous

treff

Et si vous

Vous ne f

Et mon

re

Vous n'a

te

Ny toy,

à Vale

Quelqu'a

re

Mad.

En toute

COMEDIE.

105

Ce recit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GERONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis sans reflexion

Le Portrait de Madame une heure en pension
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

Sans vouloir davantage icy l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger.
Jay peine à retenir le courroux qui m'agite,
Fils indigne de moy, va je te desherite,
Je ne veux plus te voir après cette action,
Et te donne cent fois ma malediction.

HECTOR.

Le beau present de Nôce!

ANGELIQUE *donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laisse.

Si vous êtes heureux au jeu comme en Maître-
tresse,

Et si vous conservez aussi mal ses presens,
Vous ne ferez, je croy, fortune de long-temps.

Mad. LA RESSOURCE.

Et mon Portrait, Monsieur, vous plait-il me le
rendre ?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour at-
tendre,

Ny toy, Nerine, aussi. Suivez-moy toutes deux.
à Valere,

Quelqu'autre fois, Monsieur, vous serez plus heu-
reux.

Mad. LA RESSOURCE *faisant la reverence à Valere.*

En toute occasion soyez seur de mon zele.

Elle sort.

LE JOUEUR,
HECTOR.

Adieu , tison d'enfer , fesse-mathieu femelle.

NERINE *s'en allant fait la reverence.*

Grace au Ciel , ma maîtresse a tiré son enjeu.

Vous épouser , Monsieur , c'étoit jouier gros jeu.

VALERE *à Hector qui s'en va aussi.*

Où vas-tu donc ?

HECTOR.

Je vais à la Bibliotheque

Prendre un Livre , & vous lire un traité de Seneque.

VALERE.

Va , va , consolons-nous , Hector , & quelque jour

Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

F I N.

9
femelle.
reverence.
on en jeu.
ier gros jeu.
en va aussi.

neque
ité de Senecque

& quelque jour
mour.





145 258

AB=145 258

8

ULB Halle
008 862 079

3





LE JOUEUR.

COMEDIE.

Par Monsieur REGNARD.



A PARIS,

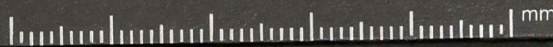
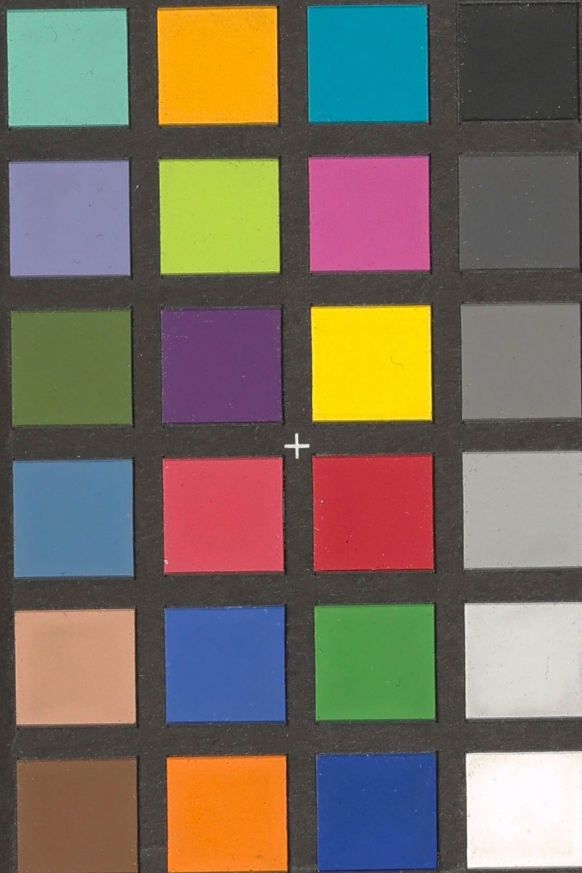
Chez PIERRE RIBOU, Quay des
Augustins, à la descente du Pont-Neuf,
à l'Image Saint-Louis.

M. DCCVII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

x-rite

colorchecker CLASSIC



mm

